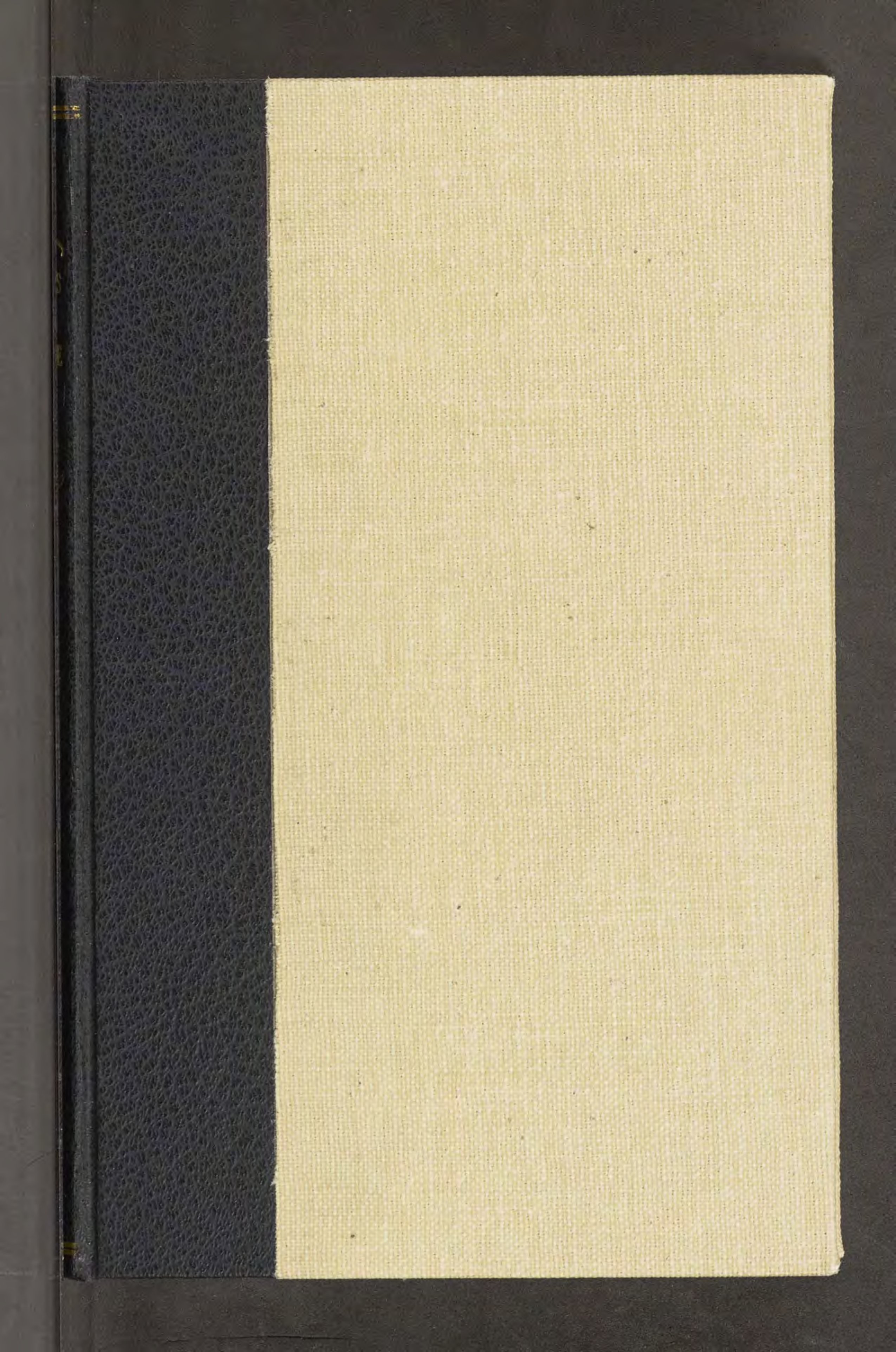



MINERALOGY · EMERALD · AND · OTHER · BERYLS · CATALOG
OF · GEMS · & GEM · CUTTING
GEMSTONES · OF · NORTH · AMERICA · PROSPECTING · FOR · GEM
STONES · AND MINERALS
EX LIBRIS
JOHN SIN KAN KAS

Cat

not in Internet

LE





LOUIS ÉNAULT

LES

DIAMANTS

DE LA

COURONNE

PUBLIÉ

AVEC LE CONCOURS, POUR LA PARTIE TECHNIQUE

DE M. ÉMILE VANDERHEYM

Édition ornée de 8 phototypies

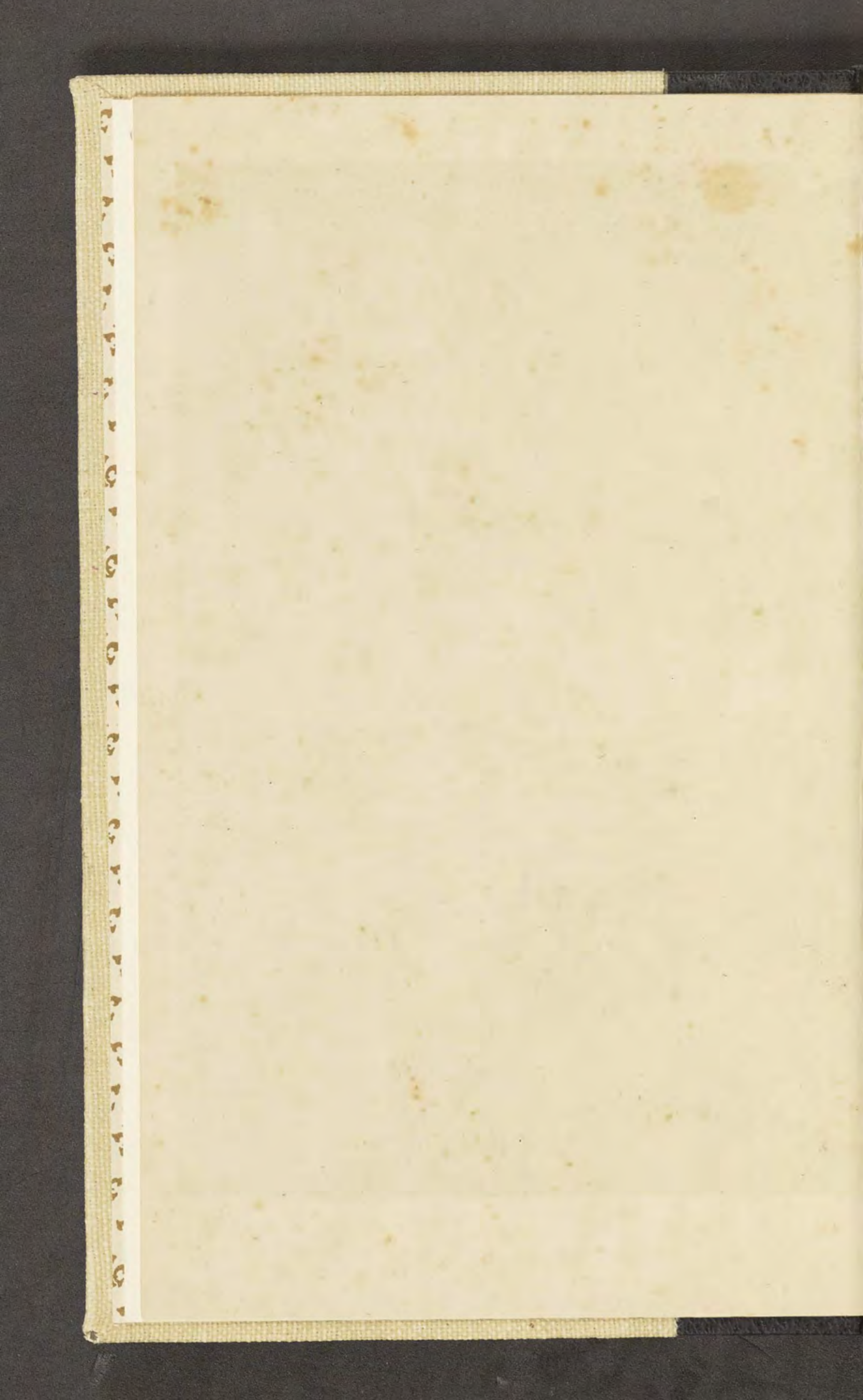


PARIS

E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS - ÉDITEURS

4, rue de Thorigny, et 71, rue Lacondamine

1884



LES DIAMANTS DE LA COURONNE

PARIS. — IMP. E. BERNARD & Cie, 71, RUE LACONDAMINE.

LOUIS ÉNAULT

LES DIAMANTS DE LA COURONNE

PUBLIÉ

AVEC LE CONCOURS, POUR LA PARTIE TECHNIQUE

DE M. ÉMILE VANDERHEYM

Édition ornée de 8 phototypies



PARIS
E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS - ÉDITEURS
4, rue de Thorigny, et 71, rue Lacondamine

1884



AVANT-PROPOS



LES DIAMANTS DE LA COURONNE ! *ces seuls mots ne valent-ils pas un long poème ? que d'idées ne réveillent-ils point dans nos esprits ; quels souvenirs n'évoquent-ils point dans nos âmes !*

Rien qu'en les entendant, nous voyons passer devant nos yeux, comme un brillant cortège, les rois triomphants, les empereurs victorieux, la majesté des reines, la jeunesse et la beauté des princesses, et la splendeur de ces nuits de fêtes, rayonnantes d'un luxe amassé pendant des siècles, et dont toute la richesse de la France, concentrée en quelque sorte dans la cour du souverain, venait encore aviver l'éclat.

Ces temps-là ne sont plus. Le destin, qui ne dit ses secrets à personne, pourrait seul nous apprendre s'ils doivent jamais revenir. Pour beaucoup, parmi les hommes de notre temps, témoins surpris et accablés de tant d'infortunes impériales et royales, et de l'écroulement successif des plus florissantes dynasties, ce n'est plus là qu'un passé à jamais évanoui....

Quoi qu'il en soit, l'annonce de la dispersion et de la vente des DIAMANTS DE LA COURONNE *n'en a pas moins produit dans le monde des historiens, des artistes, des penseurs, des poètes et des femmes, une émotion réelle, vive et profonde.*

A un certain nombre de gens, avec l'opinion desquels il est toujours sage de compter parce que ce sont eux, à la longue, qui finissent par faire l'opinion du pays lui-même, il a paru regrettable de laisser disparaître ces derniers vestiges d'une époque qui eût ses gloires, si elle eut aussi ses malheurs, et qu'il n'est au pouvoir de personne d'arracher de la trame de l'histoire.

C'est en vain que les logiciens qui font passer l'algèbre avant le sentiment nous disent que les DIAMANTS DE LA COURONNE *n'ont plus de raison d'être dans un pays où il n'y a plus de* COURONNE, *certains*

instincts de poésie et de grandeur, contre lesquels demeurent impuissants tous les raisonnements du monde, persistent dans une protestation sourde mais constante, et qui, pour ne s'être pas traduite en récriminations retentissantes, n'en est pas moins réelle, et n'en sera pas moins durable.

Il nous a donc semblé, au moment où ces GEMMES ET CES JOYAUX, *qui font partie, après tout, de la fortune de la France, se trouvent réunis pour la dernière fois peut-être, qu'il ne serait point hors de propos de leur consacrer quelques pages sincères; de leur adresser, comme un adieu suprême, ces* novissima verba, *que ceux qui restent se font comme un pieux devoir de faire entendre à ceux qui s'en vont.*

*
* *

Les hommes sont un peu comme les oiseaux. Ils aiment ce qui brille; alors même qu'ils savent que tout ce qui brille n'est pas or. Depuis le premier jour où ils arrachèrent les pierreries au sein de la terre mutilée, ils n'ont jamais cesser de les rechercher avec une vive ardeur, et d'en faire l'objet de leurs

plus brillantes convoitises. Leur rayonnement et leur éclat exercent sur eux une sorte de fascination, contre laquelle beaucoup d'entre eux sont impuissants à se défendre.

Dès les premiers siècles de l'histoire, nous voyons les peuples de l'Orient utiliser les pierres précieuses dans l'intérêt de leur parure. Les chinois, fins connaisseurs, les ont aimées de tout temps. Les Indiens en firent l'objet d'un véritable culte, et les Égyptiens des vieilles dynasties les taillèrent de bonne heure avec beaucoup d'art. Les chants d'Homère célèbrent les pierreries— « brillantes comme le soleil » nous dit le vieux poète, en sa langue harmonieuse, et qui parle en images, ainsi que la nature.

L'Europe, qui ne produit guère de pierreries, ne les connut que plus tard, quand elles lui furent apportées par les navigateurs phéniciens; mais il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour apprendre à les aimer,

Le sentiment religieux, si puissant sur certaines âmes, s'est parfois emparé des plus belles gemmes, pour leur donner un caractère hiératique.

C'est ainsi que l'on voyait douze pierres précieuses sur le pectoral du grand-prêtre Aaron, *frère de*

Moïse. Chacune d'elle était dédiée à l'une des douze tribus d'Israël.

La CORNALINE *appartenait à la tribu de Ruben;*

La TOPAZE, *à la tribu de Siméon;*

*L'*ÉMERAUDE, *à la tribu de Lévy;*

Le RUBIS, *à la tribu de Juda;*

Le SAPHIR, *à la tribu d'Issachar;*

Le DIAMANT, *à la tribu de Zabulon;*

*L'*HYACINTHE, *à la tribu de Dam;*

*L'*AGATE, *à la tribu de Nephtali;*

*L'*AMÉTHYSTE, *à la tribu de Gad;*

La CHRYSOLITHE, *à la tribu d'Azer;*

La SARDOINE, *à la tribu de Joseph;*

La JASPE, *à la tribu de Benjamin;*

Le grand-prêtre portait encore, sur son éphod, *(c'était le surplis de ce temps-là), deux onyx montés en or, et sur lesquels étaient gravés les noms des douze tribus d'Israël.*

D'autres peuples ont voulu voir une correspondance mystérieuse entre certaines pierres et les douze mois de l'année, et se sont persuadé que c'était un présage de bonheur que de porter la pierre du mois dans lequel on était né.

Venons au secours de ces superstitieux — sans

toutefois partager leurs illusions — en leur disant que le Grenat *correspond à Janvier;*

*L'*Améthyste, *à Février;*

Le Jaspe-sanguin, *à Mars;*

Le Saphir, *à Avril;*

*L'*Émeraude, *à Mai;*

*L'*Agate-Onyx, *à Juin;*

La Cornaline, *à Juillet;*

La Sardoine, *à Août;*

La Chrysolithe, *à Septembre*;

*L'*Aigue-Marine, *à Octobre;*

La Topaze, *à Novembre;*

La Turquoise, *à Décembre;*

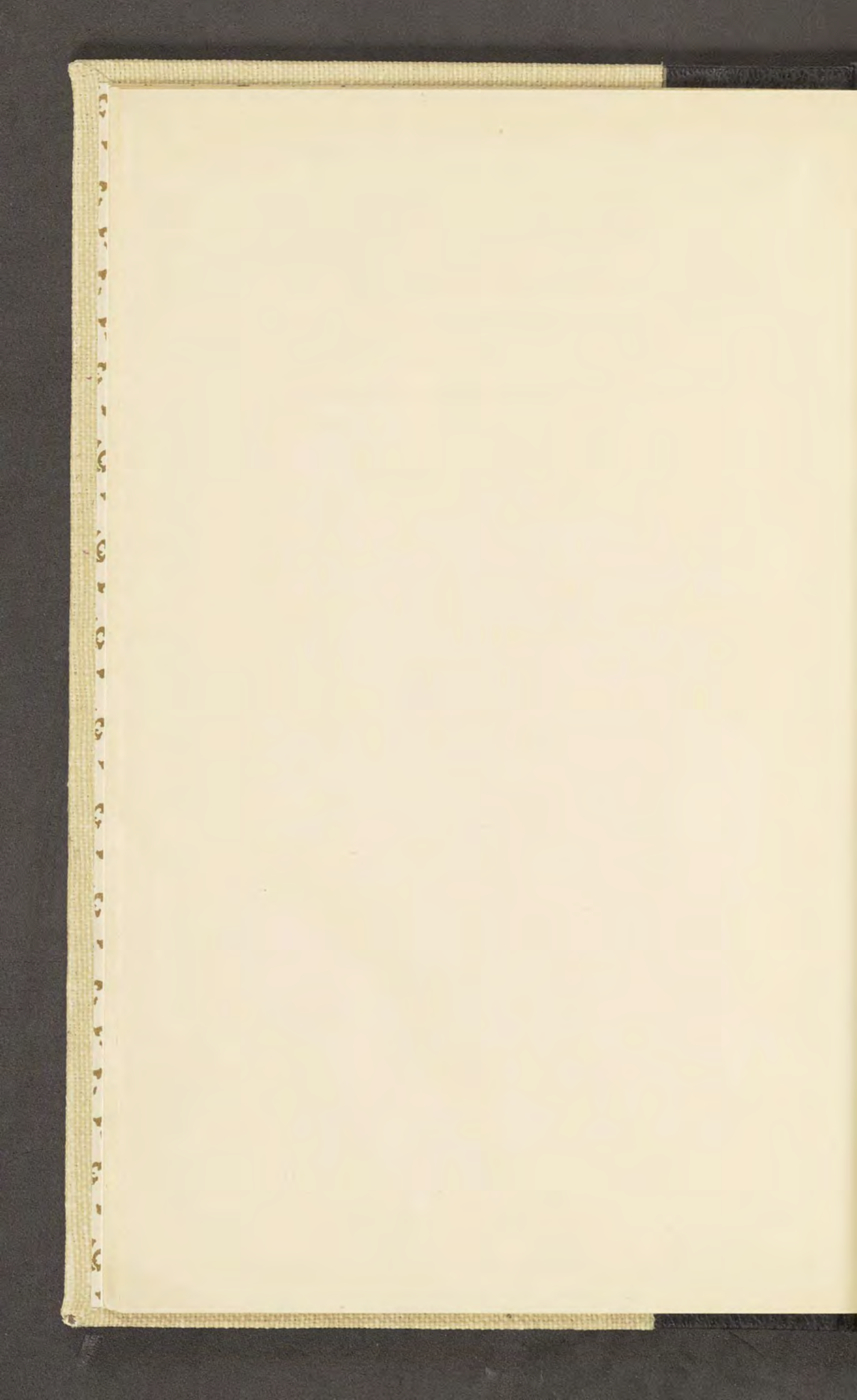
La beauté intrinsèque et absolue des pierreries; leur splendeur et leur éclat; leurs colorations si franches et si vives; la dureté qui leur conserve le merveilleux poli qu'elles doivent à leur taille; le rayonnement onctueux et limpide; qui s'échappe de tous leurs angles pour ruisseler dans l'espace, comme un feu liquide. tout cela explique et justifie le prestige qui les entoure, le prix que l'on attache à leur possession et l'intérêt si facilement excité par tout ce qui regarde leur histoire.

C'est sous le bénéfice de ces considérations que

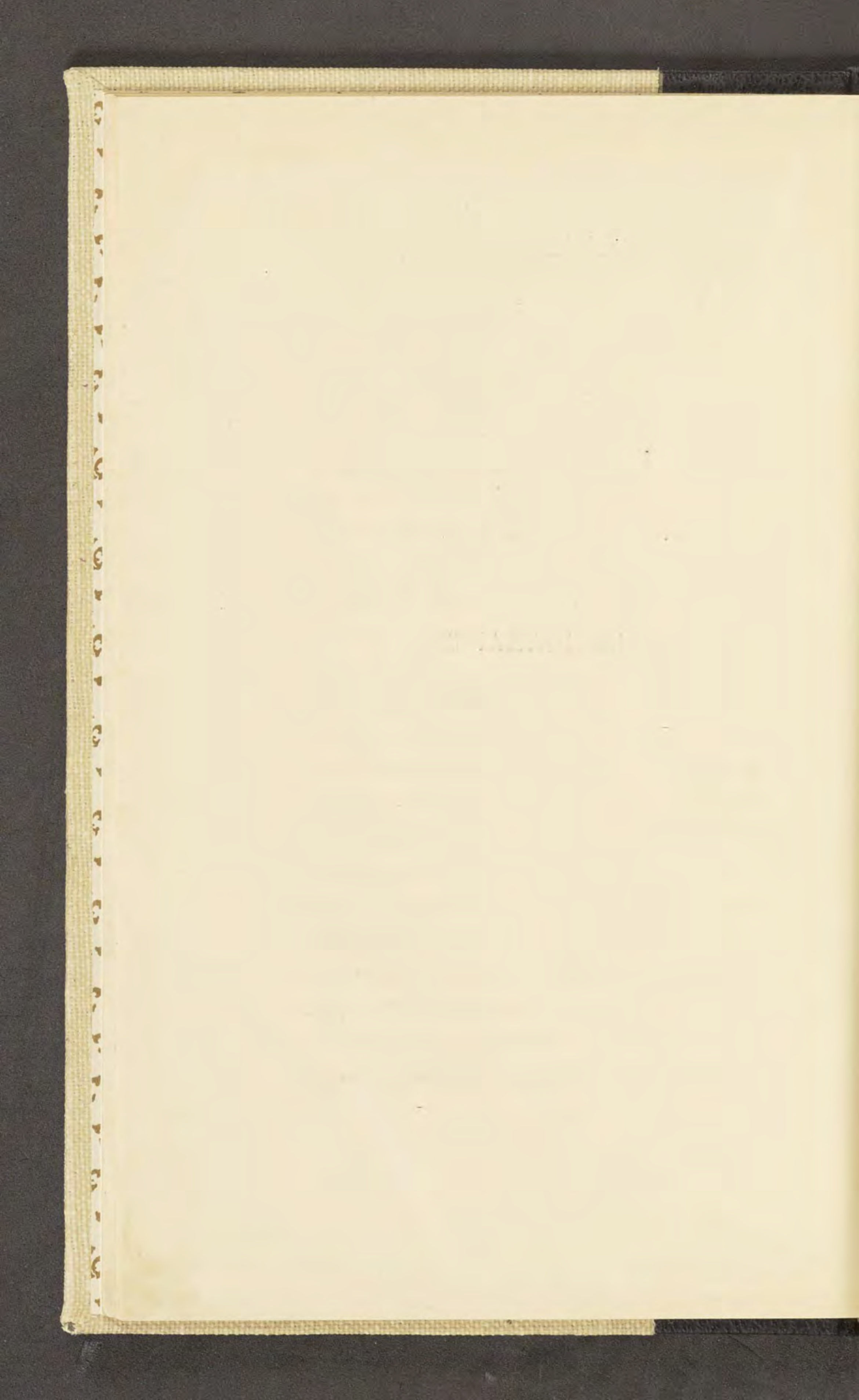
nous avons entrepris ce petit livre, dont les DIAMANTS DE LA COURONNE *seront le principal attrait, et pour lequel nous demandons à nos lecteurs un peu de la bienveillance qu'ils daignent parfois nous accorder.*

LOUIS ÉNAULT.





LE DIAMANT





I

LE DIAMANT

NATURE DU DIAMANT

Si le DIAMANT n'est point la plus chère des pierres précieuses, s'il n'atteint pas la valeur démesurée — et légèrement extravagante — des rubis, il n'en est pas moins la première et la plus parfaite des *Gemmes*, la pierrerie-type, pour ainsi parler, dont le nom générique comprend toutes les autres. Quand on dit, par exemple, les DIAMANTS DE LA COURONNE, cette simple appellation comprend — pour tout le monde — non seulement les diamants

eux-mêmes; mais encore les rubis, les saphirs, les émeraudes, les turquoises, les topazes, les améthystes, les opales, et même les perles, bien qu'elles n'appartiennent en aucune manière au même mode de formation.

Le diamant est, sans comparaison possible, le plus splendide produit de la nature minérale. Son éclat, concentré mais puissant; ses feux, à la fois intenses et doux, veloutés en quelque sorte, caressent l'œil sans le blesser. Les jets de lumière qui s'en échappent semblent venir d'une source profonde, insondable, pour ainsi parler. L'inépuisable rayonnement qui ruisselle de cette pierre emprunte sa splendeur aux plus riches colorations, et leur donne une radiance et une pureté qui n'appartiennent qu'à lui. Presque toujours d'une transparence parfaite, alors même qu'il reste opaque, il n'en est pas moins d'un éclat sans égal. Cet éclat du diamant — onctueux, si j'ose m'exprimer ainsi, — a quelque chose de si particulier que l'on a dû créer un mot pour lui. On l'appelle *l'éclat diamantin.*

Le plus brillant de tous les corps en est aussi le plus dur. Les minéraux les plus denses, les roches

les plus réfractaires, l'acier le mieux trempé, subissent tous la puissance du diamant, tandis que le diamant échappe à leur action.

Dans l'Inde, qui est la vraie patrie des diamants, les plus beaux étaient toujours réservés à la parure des rois et à l'ornement des dieux — dans la personne de leurs idoles. Le pillage des temples et des palais de l'Inde fit tomber dans les mains, des Mogols de telles quantités de pierreries qu'un seul des sept trônes d'Aureng-Zeyb en étalait aux yeux de l'Orient ébloui pour une somme de plus de cent-soixante millions de francs. La chute soudaine des descendants de Timour-Leng les répandit assez rapidement dans nos contrées occidentales, où bientôt les puissants et les riches se les disputèrent avec une vive ardeur.

L'étymologie du mot DIAMANT se trouve — comme celle de beaucoup d'autres mots — dans le jardin des racines grecques. Les grecs l'appelaient Αδαμας, qui veut dire l'indomptable. Les Arabes ont fait de ce mot ALMAS et nous DIAMANT ; les anglais DIAMOND, les italiens DIAMANTE et les allemands DEMANT.

Les anciens attribuaient au diamant toutes

sortes de propriétés merveilleuses : il guérissait de la peste et de l'ensorcellement — et il réconciliait les femmes avec leurs maris — sans doute quand ceux-ci en donnaient beaucoup à celles-là. On assure que, de nos jours encore, le diamant a la même vertu.

Considéré au point de vue de sa constitution chimique, le diamant est un corps simple — c'est-à-dire qu'il est composé d'une seule substance, le carbone. Le diamant n'est donc qu'un charbon cristallisé. La nature féconde et toute puissante se sert des mêmes atômes, diversement agrégés pour former le plus vil et le plus précieux de ses produits — un minerai noirâtre et sordide — et la plus étincelante des pierreries.

La mort du diamant n'est pas moins étrange que sa vie. Nous avons déjà parlé de la force de résistance de cette substance admirable que n'entame aucun corps étranger, et qui ne peut être victorieusement attaqué que par elle-même. Le feu seul — ce terrible destructeur de toute chose — parvient à dompter l'indomptable.

On peut brûler le diamant.

Sa combustion offre d'ailleurs d'étranges phé-

nomènes. Bien différent en cela du phénix, qui se consumait sur un bûcher de parfums qu'il s'élevait à lui-même, et qui renaissait ensuite de ses cendres, le diamant disparaît tout entier, s'évanouit en quelque sorte en un gaz invisible, et s'évapore sous la forme insaisissable d'un souffle impalpable et léger. Il s'enflamme à une température de VINGT-HUIT MILLE degrés Fahrenheit. On n'a pas besoin d'une aussi grande chaleur pour faire cuire des œufs. La combustion du diamant est pleine d'éclat et de vivacité. Il brûle tout entier — sans se dissoudre — sans prendre la plus légère fluidité. Il reste plein, solide ; mais dilaté, et comme boursoufflé, paraissant plus gros qu'il ne l'est réellement. On dirait qu'il souffre et s'indigne. Tout à coup il s'enflamme, et partout à la fois. On le voit alors complètement entouré d'une auréole ardente et blanche. Mais la flamme est seulement extérieure ; elle embrasse également tous les contours de la gemme, l'enveloppant de son étreinte mortelle, et la réduisant ainsi peu à peu à sa plus simple expression ; mais sans altérer en rien sa forme primitive. Si l'on arrête l'opération dans son cours, on trouvera un diamant

diminué — mais, au volume près, absolument identique au premier, et gardant intacts tous les phénomènes de sa cristallisation : Les cavités, les stries, le clivage et jusqu'à ses irrégularités extérieures ou intérieures. A de certains moments, et, sans causes apparentes, la flamme prend plus d'extension et de vivacité — puis elle s'éteint. Le diamant n'est plus. Son âme s'est envolée, et il ne reste rien de lui sur cette terre, où il avait brillé d'un incorruptible éclat.



DIAMANTS DE COULEURS

Le diamant parfait ne renferme que du carbone. Mais la perfection est rare partout — même dans le diamant. Trop souvent cette gemme admirable contient, à l'état de mélange, un assez grand nombre de substances étrangères. On observe dans beaucoup d'entre eux des taches, des paillettes, des fentes, occupées par de petites masses noires ou brunes, du fer, de la chaux, du cristal de roche, des matières organiques, des liquides ou des gaz, fortement comprimés — qui font parfois éclater certaines pierres — notamment celles du Cap — mais à une époque toujours rapprochée de leur extraction.

Le carbone, devenu diamant par la cristallisation, affecte à peu près toutes les formes que l'on rencontre dans le système cubique : cube simple, cube pyramidal, polyèdres variés à l'infini.

Au point de vue de la couleur, les diamants les plus estimés sont les diamants blancs, d'une eau claire et limpide.

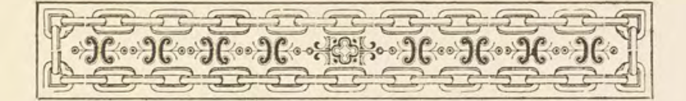
Les bleus sont fort rares. Le plus remarquable de tous ceux que l'on connaît appartient à la collection Hope. La France en possédait un qui passait pour merveilleux. Il a disparu dans le vol des Diamants de la Couronne, et l'on n'a point retrouvé sa trace.

On connaît encore les diamants roses qui sont recherchés, les noirs qui sont rares, les verts qui sont abondants, les bruns et les jaunes, qui sont communs.

Le diamant doit sa beauté à la réflexion totale des couleurs de l'arc-en-ciel, produites par la réfraction, et largement étalées. Ses feux de toutes nuances étincellent dans toutes les directions, attirant, captivant, fascinant le regard.

Certains diamants, lorsqu'ils ont été exposés à la lumière solaire, surtout à celle de la région

bleue du spectre, conservent dans l'obscurité, pendant un certain temps, une phosphorescence éclatante. Placé dans un tube où l'on a fait le vide, le diamant, sous l'action du courant électrique, s'illumine et jette des feux d'un éclat surprenant.



LA TAILLE DU DIAMANT

La Nature, qui ne nous gâte point, ne se charge pas de nous donner le diamant à facettes, radieux, étincelant, tel que nous l'admirons au cou, aux oreilles et dans la chevelure des femmes. C'est à l'art de la taille qu'il doit sa véritable beauté, et ces jeux brillants de lumière qui nous éblouissent.

La surface du diamant brut est souvent inégale, parfois raboteuse, avec des stries à plans légèrement convexes, qui couvrent ses faces, voilées, en quelque sorte, par une espèce de dépoli.

S'il est vrai que la taille savante du diamant soit une découverte de l'art industriel moderne,

l'invention capitale d'user le diamant par lui-même remonte à une époque si ancienne que l'on n'en retrouve point la trace historique. Les Romains ne connaissaient pas comme nous les divisions raisonnées, mathématiques des facettes, qui augmentent si prodigieusement la beauté du diamant, en avivant son éclat; mais ils n'ignoraient point la propriété qu'il a de s'user par lui-même, et ils se servaient de sa fine poussière — que l'on appelle *égrisée* — pour lui donner certaines formes, d'ailleurs assez rudimentaires.

Le Moyen-âge tenait les diamants en grande estime, et les faisait entrer pour une large part dans l'ornementation des parures princières. On le taillait en cœur, en écusson, en losange, en miroir, en table, avec biseaux sur les côtés, et la partie inférieure en prismes quadrangulaires ou pyramidaux, formant culasse. Ce fut seulement dans le dernier quart du XVe siècle, vers 1475 qu'un habitant de la Flandre orientale, Louis de Berquem, originaire de Bruges, de retour dans sa patrie, après un assez long séjour à Paris trouva les principes de la taille actuelle. Berquem forma d'habiles élèves, qui allèrent s'établir dans divers

centres de grande industrie, tels qu'Anvers, Amsterdam et Paris.

Deux siècles plus tard, Mazarin, qui aimait les joyaux, comme un Italien qu'il était, donna une impulsion nouvelle à la taille du diamant, et confia aux plus habiles diamantaires de Paris, les huit plus gros diamants de la couronne de France, pour être retaillés. On les appela les Mazarins.

On n'emploie guère aujourd'hui pour les diamants que deux sortes de taille : la taille en rose et la taille en brillants.

La taile en rose offre à son sommet une pyramide à facettes triangulaires, et une base plate, enchassée et cachée dans la monture.

La taille en brillant présente, au contraire, à sa partie supérieure, une face ou *table*, assez large, entourée de facettes triangulaires que l'on nomme *dentelles*, entremêlées d'autres facettes en losange. La partie inférieure est une pyramide, également taillée à facettes nommées pavillons, et tronquée par une autre petite table que l'on nomme la culasse.

Le diamant se taille parfois en forme de poire, toute couverte de petites facettes, jetant mille

feux. C'est ce que l'on appelle la *briollette.* Ce genre de diamants se perce à sa tête. Cette opération très difficile, demande les plus grands soins.

Tout le monde sait que l'unité de poids pour le diamant est le carat, — mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que le carat est la fève d'un arbre de ce nom, originaire d'Afrique — petite fève rouge avec un point noir — dont les sauvages se servaient pour peser l'or. — Transporté dans l'Inde, le carat servit à l'évaluation du poids des diamants. Il équivaut à vingt centigrammes et demi.



OU SE TROUVENT LES DIAMANTS



'INDE est la véritable patrie du diamant. Elle en eut longtemps le monopole. C'est toujours elle qui produit les plus beaux. On ne le rencontre que dans les couches géologiques contenant ce que l'on appelle les matières de transport, dont l'âge n'a pu être déterminé d'une manière absolue, mais que l'on regarde comme relativement modernes.

Les mines diamantifères de l'Inde se présentent par bandes isolées les unes des autres, sur la pente orientale du Dekhan et du plateau d'Amarakantaka.

Tantôt la couche précieuse est composée d'une sorte de ciment calcaire empâtant des quartz, des

jaspes, des corindons, et enfin des diamants; tantôt les débris des roches granitiques qui les renferment sont à demi submergées dans une boue visqueuse et noirâtre. Parfois, au contraire, le diamant, enfermé dans sa gangue, est roulé dans le lit d'une rivière, — par exemple la *rivière à diamants*, qui coule entre les fleuves Mahanada et Brahmini. Souvent encore la terre diamantifère est formée de fragments de jaspe et de grès, englobés dans une argile ferrugineuse, qui recèle aussi les diamants. On rencontre encore le diamant enchassé dans le grès même. Les mines de Golconde furent justement célèbres autrefois, et leur nom est resté indissolublement uni à celui du diamant.

La découverte des mines du Brésil a fait le plus grand tort aux mines de l'Inde, dont le haut commerce s'est éloigné peu à peu.

Le premier diamant du Brésil fut trouvé en 1725 dans la petite rivière du *Manso*, affluent modeste du Jequitin honha, par Sébastien Seme do Prado.

Deux ans plus tard, Bernardino Fonseca Lobo faisait connaître au commerce européen les diamants de la province de *Minas-Geraes*. Cette découverte fut tout d'abord accueillie avec méfiance.

On commença par la nier. Il se trouva des gens pour assurer que les prétendus diamants du Brésil n'étaient autre chose que des diamants de provenance indienne. Mais il fallut bientôt se rendre à l'évidence. Le Brésil, en moins de vingt années, importa en Europe près de cent cinquante mille carats de diamants. On avait découvert un certain nombre de mines dans les affluents du Paraguay. Dans la seule province de Minas Geraes, l'exploitation, qui fut longtemps florissante, couvrait un espace circulaire d'environ douze lieues de circonférence, dans le *Cerro do Frio*, que l'on a surnommé le *district diamantin*. Au point de vue géologique, tout le pays se distingue par l'aridité de ses pics élevés et la sauvagerie de ses vallées profondes, sillonnées par des ruisseaux diamantifères, dont les produits sont appelés pierres de rivière; ce sont les plus pures. Le rio Arrasahay, le rio Jequitinhenha, le rio Diamantino, le Paraguay, le rio Ouro, le rio Santa-Anna, roulent dans leurs flots troubles de l'or et des gemmes.

Le terrain dans lequel on trouve les diamants au Brésil, offre la plus grande analogie avec ceux qui recèlent les mêmes pierreries dans l'Inde. C'est une

sorte de vase, nommée *Cascalho,* blanche, grise, jaune ou rougeâtre, dans laquelle sont empâtés des galets de quartz limpide, d'oligiste dur, et d'une sorte de pierre noire, divisée en fragments de la grosseur d'une noisette, que l'on appelle dans le pays *Feijão*, et qui n'est qu'une variété de la Tourmaline. L'améthyste, le grenat, la topaze, le corindon, le spinelle servent aussi fort souvent de satellites au diamant du Brésil.

Citons pour mémoire, des gisements sans importance de l'Oural, dont les terrains paraissent du même âge que ceux du Brésil.

Citons encore la Chine, l'Australie, les comtés d'Amador et d'Eldorado, dans l'Amérique du Nord; enfin l'île de Sumatra et Bornéo.

La production diamantifère de ces différents pays est relativement peu considérable. Ils ont cependant fourni quelquefois des spécimens intéressants. C'est à Bornéo, dans la mine de Landak, que l'on a trouvé le plus gros des diamants connus. Il est encore brut, pèse *trois cent soixante-sept carats*, et appartient au rajah du pays.

La découverte des diamants du Cap de Bonne-Espérance, que l'on appelle tout simplement les

diamants du Cap, a été un évènement d'une réelle importance pour la joaillerie moderne, qui avait peine à suffire aux besoins d'une clientèle toujours croissante.

Les mines du Cap sont exploitées depuis 1867. Les premières pierres étaient jaunâtres, impures et imparfaites, ce qui jeta tout d'abord une sorte de discrédit sur les diamants de cette provenance. On ne tarda point à revenir de ces préventions, qui seraient aisément injustes si elles se généralisaient. Le Cap fournit aujourd'hui de fort beaux diamants.

C'est à douze cents kilomètres de Cap-Town, (la ville du Cap) que se trouvent les champs diamantifères, à deux mille mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Ces mines se divisent en deux catégories : les mines sèches, situées au milieu des champs, et les mines de rivière, sur les bords du fleuve Orange. Les diamants du Cap sont enchassés dans une gangue bleuâtre, d'une matière onctueuse. On rencontre en les cherchant, des fragments de quartz, de grenats, de gravier ferrugineux et de calcédoines.

L'exploitation des diamants du Cap appartient

aujourd'hui en grande partie à une Compagnie française, établie dans la principale mine, appelée mine de Kimberley. Le chiffre de ses transactions s'élève à cinquante millions par an.

Les trois grands centres du commerce des diamants sont Paris, Amsterdam et Londres, qui font à eux trois, un chiffre d'affaires d'environ cent millions par an.



HISTOIRE DES BEAUX DIAMANTS



Les diamants extraordinaires par leur grosseur, leur beauté ou leur prix, s'appelaient autrefois des *Parangons*.

Les gros diamants ont leur histoire.

De tous ces diamants historiques, le plus célèbre et le plus beau, c'est le *Régent*.

Il provient des mines de Purtéal, situées entre Hyderabad et Mazulipatam. Brut, il pesait 410 carats ; après la taille, il n'en pesait plus que 136 $^{29}/_{32}$. La taille de cette pierre merveilleuse a duré deux ans et a coûté six cent mille francs ! il est vrai qu'elle est parfaite. C'est celle d'un brillant, carré, et absolument régulier. Le Régent est d'une belle eau, sans tache et sans défaut.

Saint-Simon a consacré une page curieuse de ses mémoires à l'entrée de cette gemme dans le trésor artistique de la France.

« Par un événement extrêmement rare, un employé aux mines de diamants du grand Mongol, trouva le moyen d'en voler un, d'une grosseur prodigieuse. Pour comble de fortune il put s'embarquer et atteindre l'Europe avec son diamant. Il le fit voir à plusieurs princes dont il passait les forces ; il le porta enfin en Angleterre, où le roi l'admira sans pouvoir se résoudre à l'acheter. On en fit un modèle de cristal à Londres, d'où l'on envoya l'homme, le diamant, et le modèle parfaitement semblable, à Law, qui le proposa au régent pour le roi ; le prix en effraya le régent qui refusa de le prendre.

« Law, qui pensait grandement en beaucoup de choses, vint me trouver consterné, et m'apporta ce modèle. Je pensai comme lui, qu'il ne convenait pas à la grandeur du roi de France de se laisser rebuter par le prix d'une pièce unique dans le monde et inestimable ; et que, plus il y avait de potentats qui n'avaient osé y penser, plus on devait se garder de le laisser échapper. Law, ravi



PARURE DIAMANTS

LE RÉGENT | LES [illegible]

Saint-Simon a consacré une page curieuse de ses mémoires à l'entrée de cette gemme dans le trésor artistique de la France.

« Par un événement extrêmement rare, un employé aux mines de diamants du grand Mongol, trouva le moyen d'en voler un, d'une grosseur prodigieuse. Pour comble de fortune il put s'embarquer et atteindre l'Europe avec son diamant. Il le fit voir à plusieurs princes dont il passait les forces ; il le porta enfin en Angleterre, où le roi l'admira sans pouvoir se résoudre à l'acheter. On en fit un modèle de cristal à Londres, d'où l'on envoya l'homme, le diamant, et le modèle parfaitement semblable, à Law, qui le proposa au régent pour le roi ; le prix en effraya le régent qui refusa de le prendre.

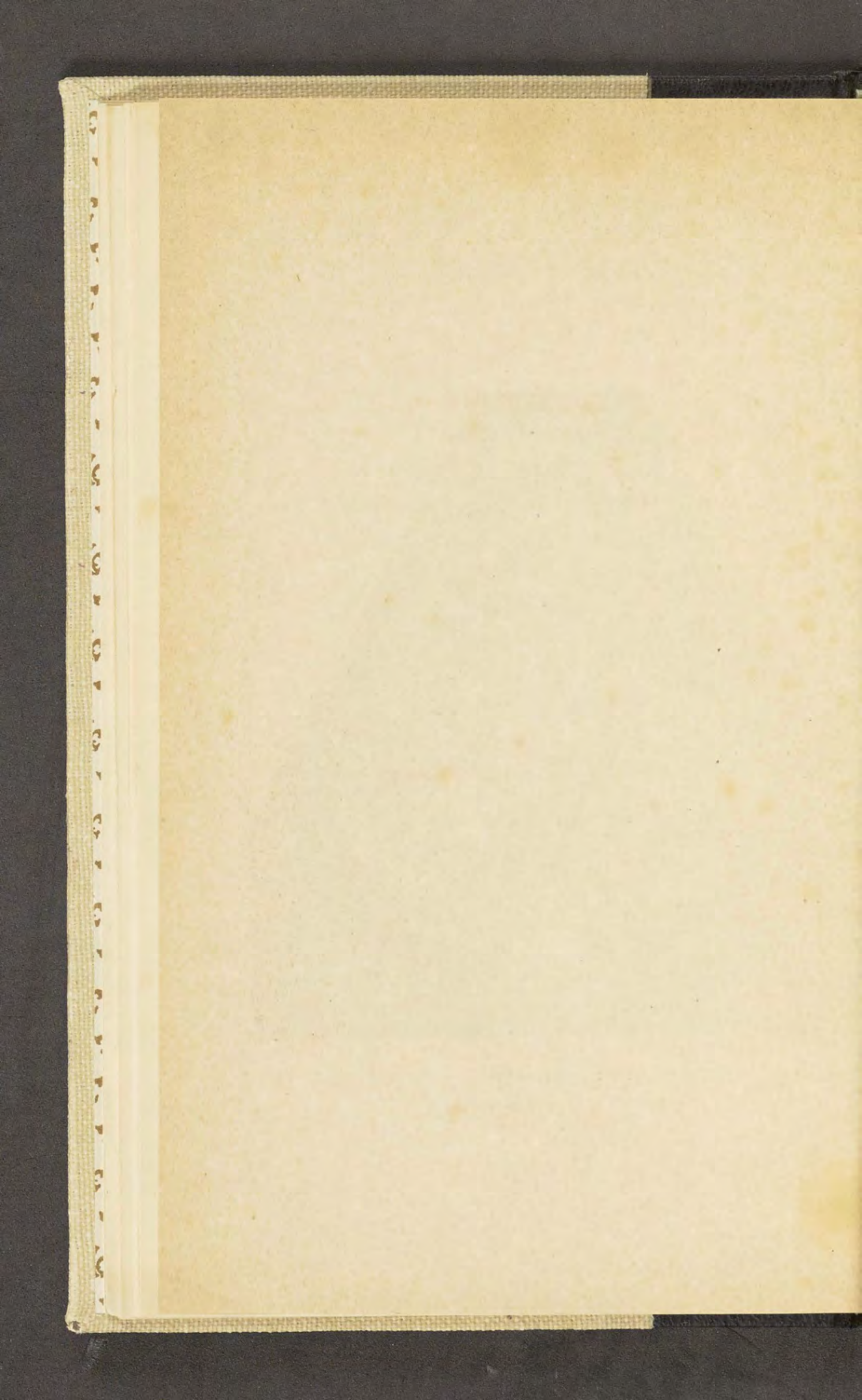
« Law, qui pensait grandement en beaucoup de choses, vint me trouver consterné, et m'apporta ce modèle. Je pensai comme lui, qu'il ne convenait pas à la grandeur du roi de France de se laisser rebuter par le prix d'une pièce unique dans le monde et inestimable ; et que, plus il y avait de potentats qui n'avaient osé y penser, plus on devait se garder de le laisser échapper. Law, ravi

LES DIAMANTS DE LA COURONNE



PARURE DIAMANTS

LE RÉGENT | LES MAZARINS



de me voir parler de la sorte, me pria d'en parler à Monseigneur le duc d'Orléans.

« L'état des finances fut un obstacle sur lequel le régent insista beaucoup ; il craignait d'être blâmé de faire un achat si considérable tandis qu'on avait tant de peine à subvenir aux nécessités les plus pressantes, et qu'il fallait laisser tant de gens en souffrance.

« Je louai ce sentiment. Mais je lui dis qu'il n'en devait pas user pour le plus grand roi de l'Europe comme d'un simple particulier, qui serait très repréhensible de jeter cent mille francs pour se parer d'un beau diamant, tandis qu'il devait beaucoup et ne se trouvait pas en état de se satisfaire ; qu'il fallait considérer l'honneur de la couronne et ne pas laisser manquer l'occasion unique d'un diamant sans prix, qui effaçait tous ceux de l'Europe ; que c'était un gloire pour la régence qui durerait à jamais, qu'en quelque état que fussent les finances, l'épargne de ce refus ne les soulagerait pas beaucoup, et que la surcharge ne serait pas très perceptible ; enfin, je ne quittait pas Monseigneur le duc d'Orléans que je n'eusse obtenu que le diamant serait acheté.

« Law, avant de me parler, avait tant représenté au marchand, l'impossibilité de vendre son diamant au prix qu'il avait espéré, le dommage et la perte qu'il souffrirait en le rompant en divers morceaux, qu'il le fit venir enfin à deux millions de francs avec les rognures en outre qui sortiraient de la taille. Le marché fut conclu de la sorte.

« On lui paya l'intérêt de deux millions jusqu'à qu'on pût lui donner le capital, et, en attendant, on déposa pour deux millions de pierreries en gage. »

Les chiffres donnés par Saint-Simon ne sont pas d'une exactitude absolue. Le prix d'acquisition de cette incomparable gemme s'éleva, en effet, à trois millions cent vingt-cinq mille francs, qu'ils ne faut point regretter, puisque le régent est la plus belle pierre du monde.

Ce n'est point aujourd'hui la première fois que e Régent est exposé aux regards du public. On en fit une exhibition solennelle dans les premières années de la Révolution.

On avait disposé une salle basse, dans laquelle les passants pouvaient entrer aisément. Ils demandaient : « Au nom du peuple souverain à voir et à

toucher le diamant de l'ex-tyran.» On leur passait, par un petit guichet, la gemme précieuse, retenue dans une griffe d'acier attachée elle même à une solide chaîne de fer. Le citoyen à qui l'on avait confié l'objet de tant de convoitises et de curiosités, était flanqué de deux agents de police, qui épiaient ses gestes, ses mouvements, et jusqu'à ses regards.

Peu de femmes ont eu plus d'aventures que le régent.

L'inventaire des Diamants de la Couronne, commencé en 1791, aux termes d'un décret de l'Assemblée constituante, fut terminé au mois d'août 1792, au moment où venait d'être effectuée la dernière des expositions publiques, du régent, qui avaient lieu le premier mardi de chaque mois, depuis le dimanche de *Quasimodo* jusqu'à la fête de Saint-Martin. Les sanglantes journées du 10 août et du 2 septembre mirent naturellement fin à cet attrayant spectacle. Le dépôt des pierreries royales fut fermé au public. La Commune de Paris, comme représentant le domaine de l'Etat, fit apposer les scellés sur les armoires qui renfermaient la couronne, le sceptre,

la main de justice et les autres ornements du sacre; la chapelle d'or léguée à Louis XIII par Richelieu, avec ses pièces superbes, enrichies de diamants et de rubis, et une énorme quantité de vases d'agate, d'améthyste, de cristal de roche et de pierreries de différentes espèces.

Dans la matinée du 17 septembre, les commissaires de la Commune s'aperçurent que des voleurs s'étaient introduits dans le Garde-meuble, avaient brisé les scellés, et enlevé les trésors de la couronne sans laisser d'ailleurs, d'autres traces de leur passage. On arrêta un certain nombre de personnes. Dans ce temps là on arrêtait beaucoup. Mais on fût obligé de les relâcher, après de longues et inutiles procédures.

Cependant une lettre anonyme, adressée à la Commune, fit savoir qu'une partie des objets volés était enfouie dans un fossé de l'Allée des Veuves, aux Champs-Elysées.

On y trouva, en effet, un certain nombre d'objets précieux, entre autres le Régent, et la fameuse coupe d'agate-onyx, connue sous le nom de calice de l'abbé Suger, qui fut placée dans le cabinet des antiques de la Bibliothèque Nationale.

Plus tard, Bonaparte devenu empereur fit rechercher et racheter par toute l'Europe, tout ce que l'on put retrouver des pierreries et des objets d'art disparus.

Ces recherches furent couronnées du plus heureux succès, et l'on parvint à reconstituer, au moins pour la plus grande partie, le trésor des diamants de la couronne.

Quatre gemmes bien remarquables, et dont rien ne saurait réparer la perte, ont cependant disparu pour toujours de ce splendide écrin.

Ce sont le Sancy ;

L'opale magnifique connue sous le nom de l'*Incendie de Troie*, et qui avait appartenu à l'impératrice Joséphine ;

Un diamant fort beau, du poids de trente-quatre carats, acheté par Napoléon Ier, qui le portait toujours sur lui comme *en cas* — (on peut avoir besoin de monnaie) — et qu'il perdît, assure-t-on, avec bien d'autres choses encore, à la bataille de Waterloo.

Enfin, le célèbre DIAMANT BLEU, unique en son genre, d'une perfection idéale, et pesant soixante-

sept carats. Il fut volé avec le Régent en 1792; mais non retrouvé comme lui.

L'histoire du SANCY est accidentée comme un roman à sensation.

Une légende sans preuves — mais les légendes ont-elles besoin de preuves? — dit qu'un de ses premiers maîtres fut le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire. Il aurait été ramassé le 22 juin 1476 sur le champ de bataille de Morat, par un soldat Suisse, et vendu par lui à un curé qui l'aurait payé un florin. Le curé l'aurait revendu trois livres, gagnant ainsi une vingtaine de sous sur son marché.

En réalité, le diamant perdu, puis retrouvé, du duc de Bourgogne, n'avait pas le moindre rapport avec le Sancy.

L'histoire sérieuse du Sancy commence avec Nicolas de Harlay, seigneur de Sancy, lequel l'avait rapporté de son ambassade du Levant.

Sancy le mit en gage chez les juifs de Metz pour prêter de l'argent à Henri IV, son maître et son ami, trop souvent obligé de battre monnaie de toutes les façons. Il est taillé à la façon indienne, c'est-à-dire couvert de petites facettes, de

manière à perdre le moins possible de la matière précieuse. Le Sancy est d'une transparence parfaite, qui faisait de lui une des plus belles pierres connues. Il pèse un peu plus de 53 carats 3/8, c'est-à-dire environ onze grammes.

Au XVII[e] siècle, nous le trouvons en la possession de Jacques II, roi d'Angleterre. Ce prince, réfugié en France, le céda au roi Louis XIV pour 625,000 francs.

Depuis le vol de 1792, il est difficile de suivre d'une façon certaine ses mystérieuses destinées. On assure qu'il appartint un instant à la reine d'Espagne, femme de Charles IV. Cette princesse l'aurait donné à Godoy, prince de la Paix, à qui elle voulait du bien. Plus tard il aurait été payé près de deux millions par la princesse Paul Demidoff, et revendu par elle en 1865 à MM. Garrards, de Londres, agissant pour le compte d'un prince indien. Cette gemme superbe serait donc, après de longues erreurs, et de nombreuses péripéties, rétournée à son berceau.

Le DIAMANT BLEU de la couronne de France, dont nous parlions tout à l'heure, a complètement disparu ; on peut dire que c'est là une perte irrépa-

rable, car il était d'une transparence sans égale, et d'un éclat extraordinaire : il pesait soixante-sept carats.

Il existe encore un autre diamant bleu, très célèbre dans l'histoire des collections européens. C'est celui de M. Hope, membre du Parlement anglais, il ne pèse que quarante-quatre carats un huitième, mais sa couleur du plus beau bleu de saphir, et son vif rayonnement diamantin en font une des plus belles pierreries du monde. Hope a payé ce diamant quatre cent cinquante mille francs. On l'estime davantage.

Des diamantaires enclins au soupçon n'ont pas craint de laisser entendre que le diamant bleu du millionnaire anglais, n'était autre chose que le diamant bleu de la couronne de France, auquel une retaille savante aurait donné un autre aspect et d'autres proportions.

Parfait de proportion, le diamant bleu de la couronne avait la forme d'un triangle. L'estimation officielle de 1791 l'évaluait à trois millions.

Le Trésor de la couronne des Czars, conservé à Moscou, possède un stock de pierreries de grande

valeur. Les deux plus précieuses sont deux diamants fort beaux : l'Orlow et le Schah.

L'Orlow, que l'on appelle aussi le diamant d'Amsterdam, est hémisphérique, de la grosseur d'un œuf de pigeon, d'une taille très régulière et d'une eau admirable. Il a été volé, dit-on, dans un temple de Sheringham où il faisait un des yeux d'une idole très vénérée. Les orientaux l'appelaient le *Soleil de la mer.* Son poids est de cent quatre-vingt-quatorze carats Le prince Orlow l'acheta pour Catherine II, au prix de deux millions deux cent-cinquante mille francs, une fois payé ; cent mille francs de rente viagère,.. et des lettres de noblesse pour celui qui l'avait volé ? Il paraît que le diamant est comme l'or : il purifie tout.

Le Schah, que les Persans avaient surnommé la *Lune des montagnes*, est un prisme irrégulier, mais d'une fort belle eau, et sans aucune tache, pesant quatre-vingt-quinze carats. Les facettes de sa base sont naturelles. On n'a taillé que celles qui décorent sa partie supérieure.

Signalons encore, parmi les belles gemmes de la Russie, un fort beau brillant, rouge rubis, du

poids de dix carats, et payé quatre cent mille francs par Paul Ier.

La Russie possède également l'*Étoile Polaire*, taillée en brillant, et pesant quarante carats. L'Étoile Polaire rayonne dans les fêtes de la cour sur le front d'une grande dame, devenue française par son mariage avec le comte Charles de Chauveau. Mais le diamant est resté russe et il ne sortira point de l'écrin aristocratique des princes Yousoupoff.

La couronne d'Angleterre est ornée de gemmes fort remarquables. Elle pèse deux kilogrammes et demi, et on la regarde comme une œuvre d'art remarquable. Elle est composée de cercles d'argent couverts de pierreries, et disposés sur un fond de velours violet.

Une croix de Malte la termine; cette croix est toute en diamants. Une autre croix de Malte est placée au centre de la partie inférieure, et porte à son milieu le diamant brut qui ornait autrefois la toque du Prince Noir. Outre ses diamants, la couronne d'Angleterre nous montre encore une énorme quantité de pierres précieuses : émeraudes,

rubis, saphirs et bouquets de perles. On les estime à trois millions de notre monnaie.

Dans cette évaluation en chiffres ronds, nous ne faisons pas entrer le célèbre *Koh-I-Noor*, ou Montagne de Lumière — un des plus célèbres, et peut-être le plus anciennement connu des diamants historiques. Les légendes indiennes prétendent, en effet, qu'il était déjà porté par Karna, roi d'Agra, plus de trois mille ans avant notre ère. Nous le trouvons, à un certain moment, dans le trésor de Shouja, ex-roi de Caboul.

La conquête le fit passer de ses mains dans celles de Rondjett-Sing, un vrai despote dans le style oriental, qui portait déjà pour 75 millions de diamants sur le harnais de son cheval. Il fit placer le Koh-I-Noor sur le pommeau de sa selle. Comme il vivait à cheval, il avait trouvé que c'était là le meilleur moyen de l'avoir toujours devant lui.

La conquête du Pendjab, en 1847, fit tomber le Koh-I-Noor en la possession des Anglais, et la fameuse et richissime Compagnie des Indes l'offrit à l'auguste souveraine des Trois-Royaumes, reine d'Angleterre et impératrice des Indes.

Le Koh-I-Noor pesait à ce moment 186 carats $^{1}/_{16}$.

sa forme était un ovale irrégulier. Soumis à un examen microscopique sérieux, il a montré un assez grand nombre de cavités, dont il faut attribuer l'origine à la force expansive d'un gaz comprimé, ou d'un liquide qui s'y trouva emprisonné à l'époque de la cristallisation du carbone dont il est fait.

Une retaille savante lui a donné une très belle forme, — il est taillé en rose — dissimulant habilement ainsi son peu d'épaisseur. Il ne pèse plus que 103 carats $^3/_4$. On l'estime à trois millions et demi.

Ainsi que le Régent, son rival heureux, le Koh-I-Noor a été trouvé dans les mines de Purtéal.

Le Brésil étant, après l'Inde, le centre le plus riche de la production diamantine, on n'a pas le droit de s'étonner s'il possède des quantités considérables de diamants.

On évalue à plus de cent millions les pierreries de la couronne de cet empire.

Un des plus gros diamants de cette provenance est l'Étoile du Sud, trouvée en 1853, par une pauvre négresse, à Bagagem, dans la province de Minas-Geraes. Brute, elle pesait un peu plus de deux cent cinquante-sept carats. Aplatie sur un

de ses côtés, elle offrait douze face naturelles, dont chacune présentait un biseau obtus; ces faces, originairement mates, étaient rendues légèrement rugueuses par des stries, dont quelques-unes étaient disposées très régulièrement. Les autres formaient une sorte de sable, qui *chagrinait* la pierre. Taillée pour le compte de MM. Halphen, ses acquéreurs, dans les ateliers de M. Coster, d'Amsterdam, cette pierre, vraiment précieuse, ne pèse plus aujourd'hui que cent-vingt-cinq carats 7/16. Taillée en brillant, de forme ovale, elle mesure 35 millimètres de long et 29 de large, sur 19 d'épaisseur. Blanche, et d'une eau admirablement pure, elle prend, par la réfraction, une teinte rosée des plus agréables.

Le roi de Portugal possède deux diamants de proportions énormes — et trouvés tous deux à l'Est de la province de Minas-Geraes, dans la rivière d'Abayte. L'un d'eux pèse deux cent cinq carats.

Il convient de citer encore, parmi les parangons, le Grand-Mogol, qui se trouve aujourd'hui dans le royaume de Perse. Brut, il pesait sept cent quatre-vingt-sept carats et demi; après la taille

il n'en pèse plus que deux cent quatre-vingts; ce qui est encore un beau chiffre ; mais il est taillé en rose, et présente la forme d'un œuf coupé en deux. Son prix a été évalué à douze millions. C'est également le prix que l'on a fixé pour le Régent.

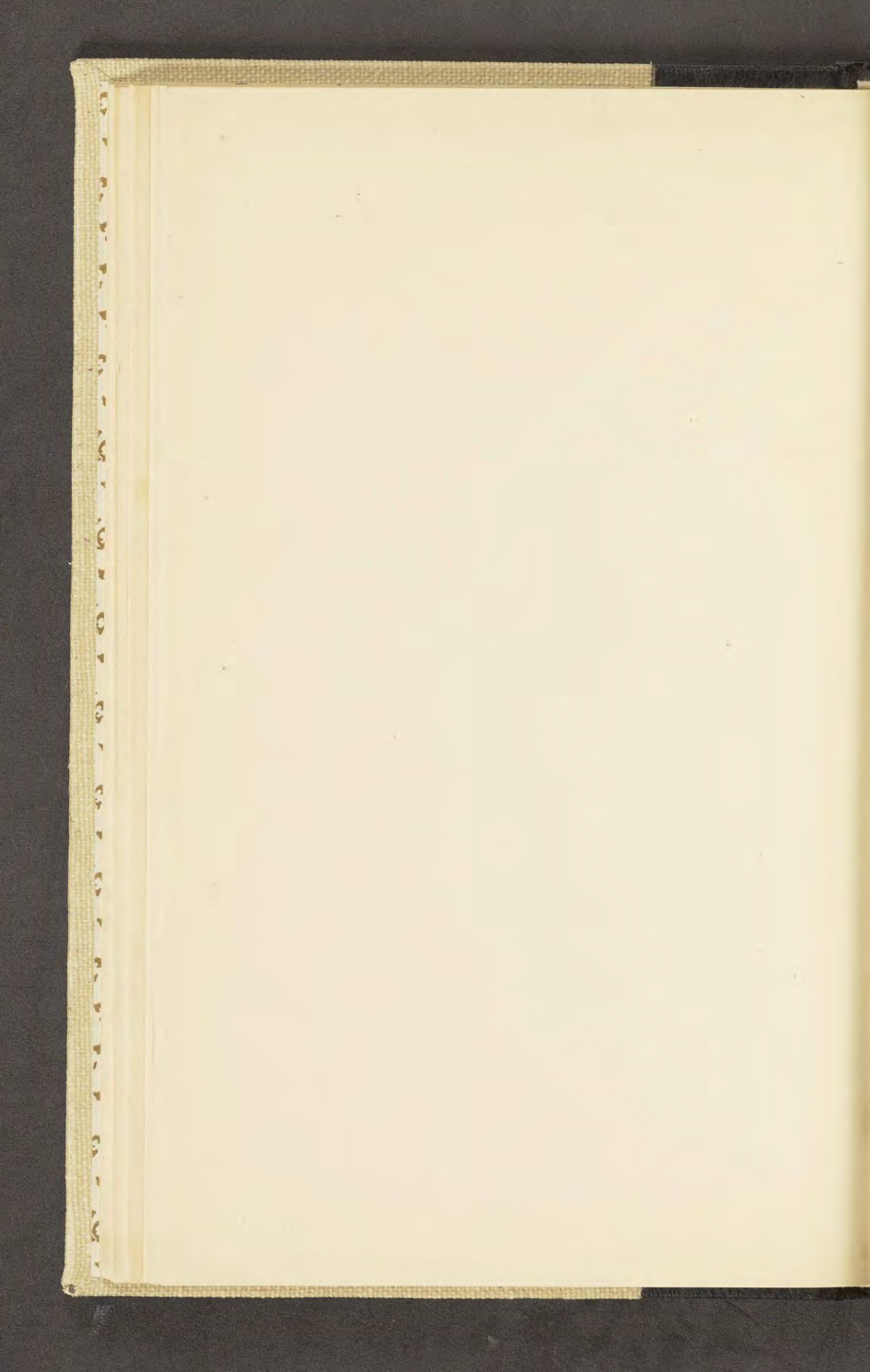
C'est encore de l'Inde que vient le Nizam, propriété du roi de Golconde, qui pesait brut trois cent quarante carats.

Le diamant du Rajah de Matum, à Bornéo, n'en pèse que trois cent dix-huit. Il a la forme d'une poire, et il est doué, assure-t-on, de propriétés merveilleuses, qui font de lui comme le Palladium du monarque et de ses sujets. L'eau dans laquelle il a été trempé passe pour un remède souverain contre toutes les maladies. Le Rajah en a refusé à la couronne de Hollande 770.000 francs, plus deux bricks de guerre parfaitement armés, et une grande quantité de munitions.

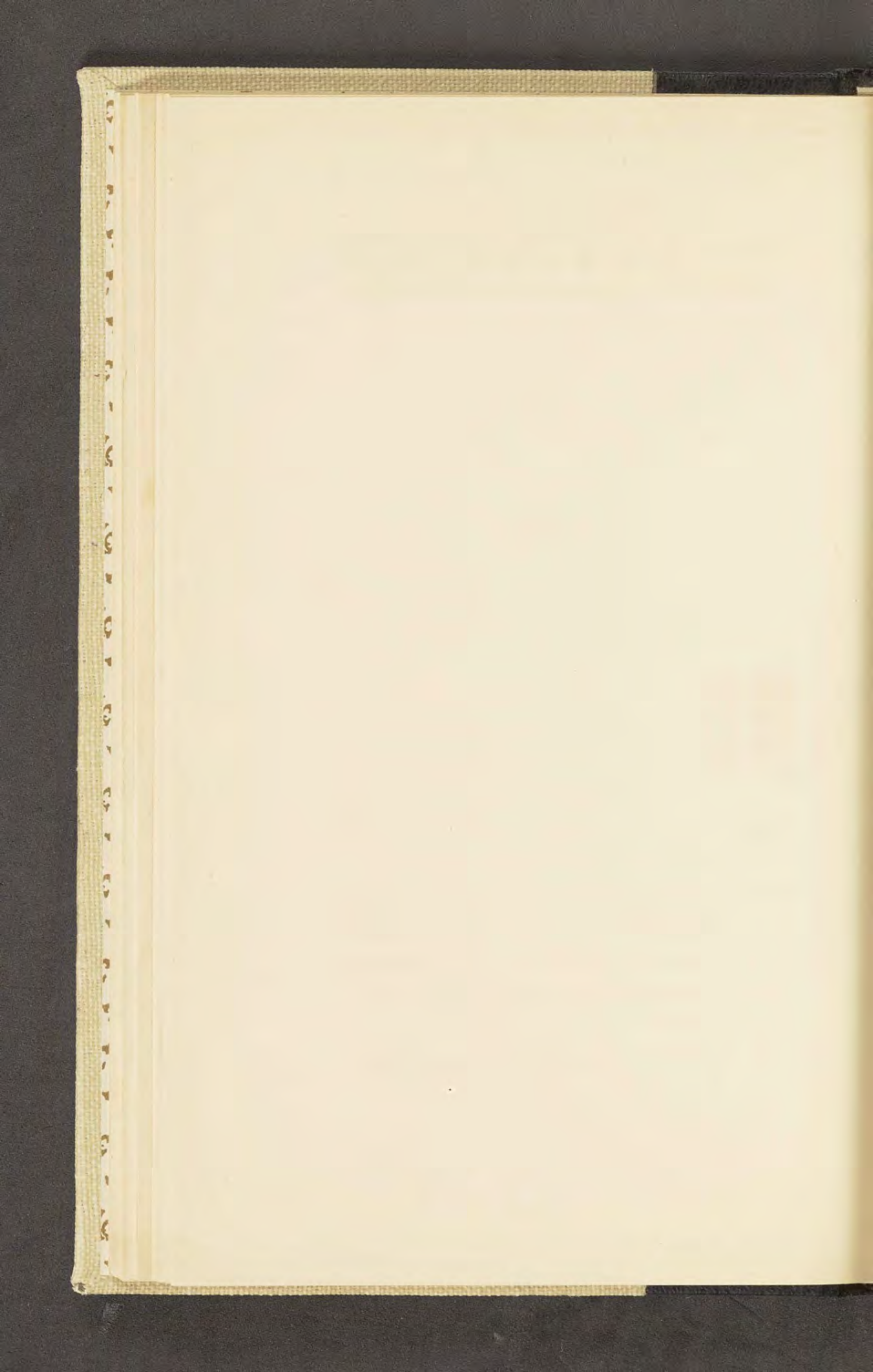
Mentionnons enfin, avant de quitter ce sujet captivant, et qui nous retient malgré nous, le Florentin, qui fut longtemps la propriété des grands-ducs de Toscane, et qui appartient aujourd'hui à la couronne d'Autriche. Il atteint presque

le poids de cent quarante carats, et présente la forme d'un œuf un peu allongé. Sa taille est très belle et donne l'idée d'une double rose. Son éclat est très vif — sa teinte, légèrement jaunâtre le jour, redevient, le soir, d'une blancheur parfaite.





LE RUBIS





II

LE RUBIS

Le rubis parfait est la plus rare et la plus exquise des productions de la nature. Sa teinte merveilleuse est également belle à la lumière du jour et à celle des lampes et des bougies. Cette couleur est celle du sang humain, au moment où il jaillit de l'artère ouverte; celle du rayon rouge du spectre solaire, dans le milieu de l'espace qu'il occupe, c'est-à-dire à son maximum d'intensité. Quand il atteint certaines proportions, il se paie trois fois plus cher que le diamant.

Les anciens le désignaient sous le nom d'*escar-*

boucle et lui attribuaient toutes sortes de propriétés merveilleuses. On prétendait, par exemple, qu'il servait à éclairer les vieux serpents dont le grand âge avait affaibli les yeux. Ils portaient entre leurs dents cette lanterne d'une nouvelle espèce, la déposaient un moment pour manger, et s'empressaient de la reprendre, leur repas une fois terminé. Un père de l'église, Saint Epiphane, assure que le rubis brille et rayonne dans l'obscurité, et que les vêtements les plus épais ne sauraient arrêter son éclat.

La science, qui ne confirme point tous ces *racontars* par trop poétiques, se contente de nous apprendre que le rubis, comme le saphir, comme l'émeraude, comme la topaze appartient à la classe des corindons, qui reconnaissent pour origine étymologique le *karuna* des Hindous.

Le corindon est un composé d'alumine presque pure. Cette alumine est, du reste, la base de presque toutes les pierres précieuses, autres que le diamant. On lui donne différents noms, tels que rubis, émeraude et saphir, selon la couleur sous laquelle la gemme se présente à nous. L'alumine ne se contente point d'ailleurs de revêtir toutes

les couleurs connues; elle se pare aussi de toutes les nuances intermédiaires. C'est ainsi que l'inventaire des Diamants de la Couronne de France, dressé en 1791, par ordre de l'Assemblée Nationale, mentionne un corindon de forme ovale allongé, bleu saphir à ses deux extrémités, tandis que le milieu est d'un jaune topaze très vif et très pur.

Le corindon, qui comprend les minéraux les plus durs après le diamant, se trouve principalement dans l'Inde, dans les monts Ilmènes (Sibérie) et en Chine. On le rencontre aussi sur certaines pentes du Saint-Gothard, et dans le ruisseau d'Expailly, près du Puy-en-Velay.

Le plus beau des corindons est le *Rubis*, et le rubis le plus beau est le rubis oriental, dont l'éclat adamantin est des plus vifs. Il doit sa belle coloration à une très légère quantité d'oxyde de chrome, mêlé à l'alumine. Porté à une très haute température, il devient vert; mais il reprend, en se refroidissant, sa teinte rouge, intense et foncée. On a cru longtemps que les rubis renfermaient des foyers lumineux, et qu'ils luisaient pendant la nuit. Ils se contentent de décomposer

la lumière, et de renvoyer les rayons rouges avec une vivacité sans égale. Traversés dans le vide par un courant électrique, ils s'illuminent d'un feu rouge d'une insoutenable ardeur.

Les mines de rubis, sont à peu près épuisées aujourd'hui. On fait bien de garder précieusement ceux que l'on possède, parce qu'il est probable que l'on n'en trouvera pas beaucoup désormais.

Quand le Pégu, qui est la vraie patrie du rubis, fut réuni, en 1852, aux possessions anglaises, on crut que l'Europe allait recevoir une partie de ces gemmes merveilleuses, amassées pendant de longs siècles par les souverains de ce pays. Il n'en fut rien, et le rubis devint, au contraire, plus rare que jamais.

Le plus beau rubis oriental que l'on connaisse appartient à la couronne de France. Il est resté longtemps à l'état de pierre brute dans les écrins, à cause de deux ou trois pointes si fort en saillies, que l'on ne pouvait les abattre sans faire subir à la pierre une diminution qui devait en atténuer singulièrement la valeur. Un diamantaire habile, M. Gué, a su faire une qualité de ces défauts. Il a transformé la pierre brute en une œuvre d'art.

C'est aujourd'hui un dragon aux ailes déployées et vomissant des flammes.

L'inventaire de 1791, auquel nous avons fait plus d'une fois allusion dans ces études, signale quelques beaux rubis d'Orient, parmi les pierres de couleur de la couronne : l'un formant une lire, mais plutôt rose que rouge ; un autre, en forme d'œuf, et couleur de pourpre ; un troisième, d'une tonalité admirable, mais inégal de forme. Une soixantaine d'autres rubis, plus petits que ceux-là, complètent, dans l'écrin de nos rois, la collection de ces gemmes admirables.

Les beaux rubis d'Orient se taillent toujours en brillants.

Après le rubis d'Orient, nous trouvons le RUBIS SPINELLE, d'un rouge de feu, avec de petits points de carmin, et le RUBIS BALAI, d'un rouge tirant sur le rose, avec des points bleus, et parfois une teinte générale laiteuse. Dans le rubis spinelle, comme dans le rubis balai, l'alumine constitutive des corindons est associée à une forte proportion de magnésie, avec une légère addition d'acide chromique, qui en est le principe colorant.

Beaucoup moins chères que le rubis oriental,

ces deux variétés sont représentées par quelques beaux spécimens, parmi les diamants de la couronne. C'est ainsi qu'un gros rubis spinelle, carré long, très net et très vif, était coté cinquante mille livres, et un rubis balai de belle couleur, et d'une eau très pure — mais avec peu de dessous, — dix mille livres, ce qui est encore un beau denier pour une pierre d'ordre inférieur.

On cite parmi les plus célèbres rubis du monde, celui dont parle Chardin, et qui portait gravé à sa pointe le nom du scheik Sephy ;

Celui du roi de Perse, dessiné par Tavernier, et qui pesait 175 carats ;

Celui du roi de Visapour, taillé en cabochon — et payé près de soixante-quinze mille francs, en 1653 ;

Le rubis indien, en forme de poire, dont son propriétaire refusa soixante mille francs ;

Enfin le rubis de Gustave-Adolphe, gros comme un œuf de poule, et dont ce monarque galant fit présent à la czarine, lors de son voyage à Pétersbourg en 1777.

Les Anciens ont très peu gravé sur rubis. Pline en donne pour raison, que les cachets faits avec

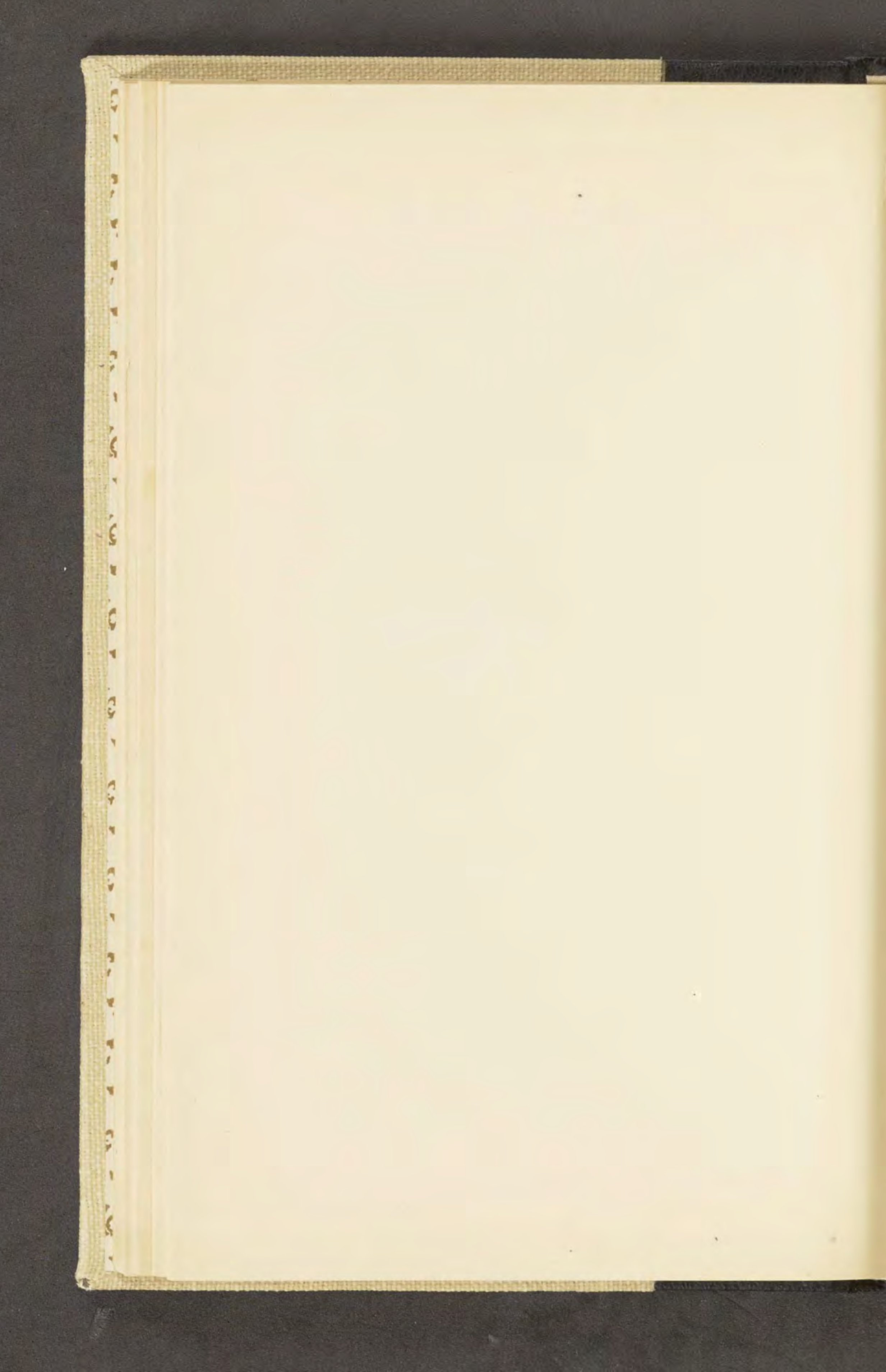
cette substance, enlevaient trop aisément la cire.

On trouve cependant le dessin d'un rubis représentant une Cérès debout, avec un épi dans la main. Ce dessin fait partie de l'ouvrage connu sous le nom de *Muséum d'Odescalchi.*

Une autre gravure sur rubis, qui faisait partie partie de la collection du duc d'Orléans, montre une tête d'homme barbu, à la chevelure ondulée, que l'on prend généralement pour un philosophe grec.

Les Modernes ne gravent point le rubis : ils se contentent de le tailler.

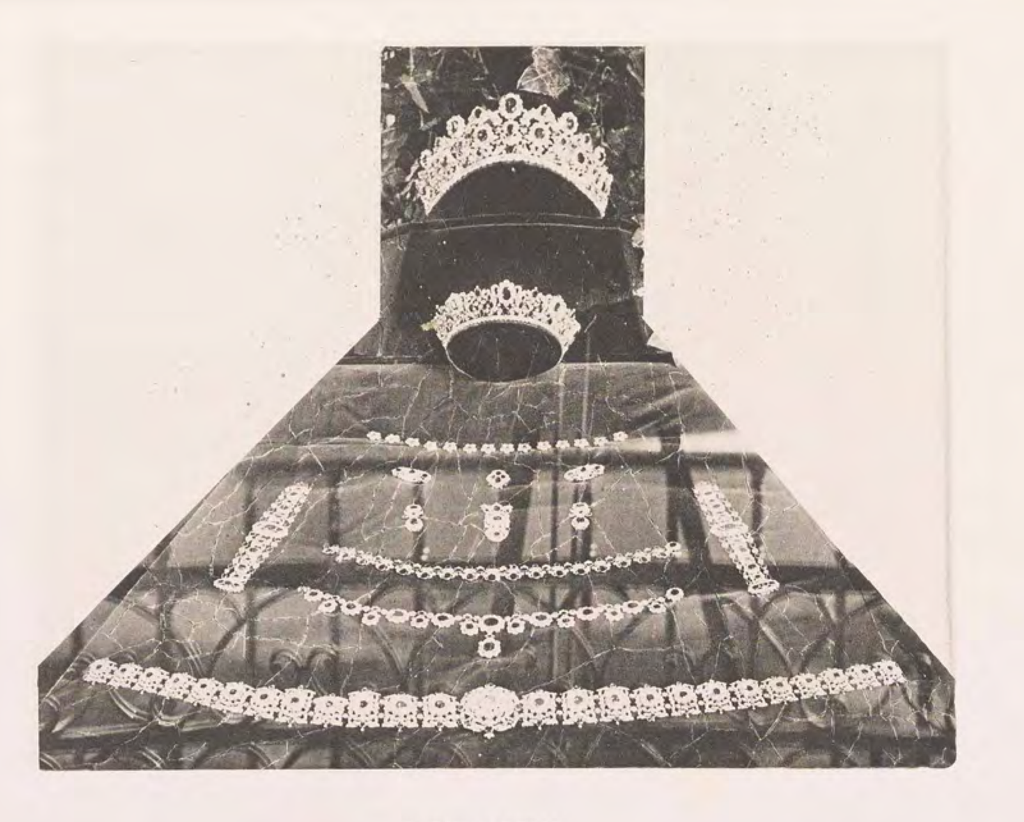




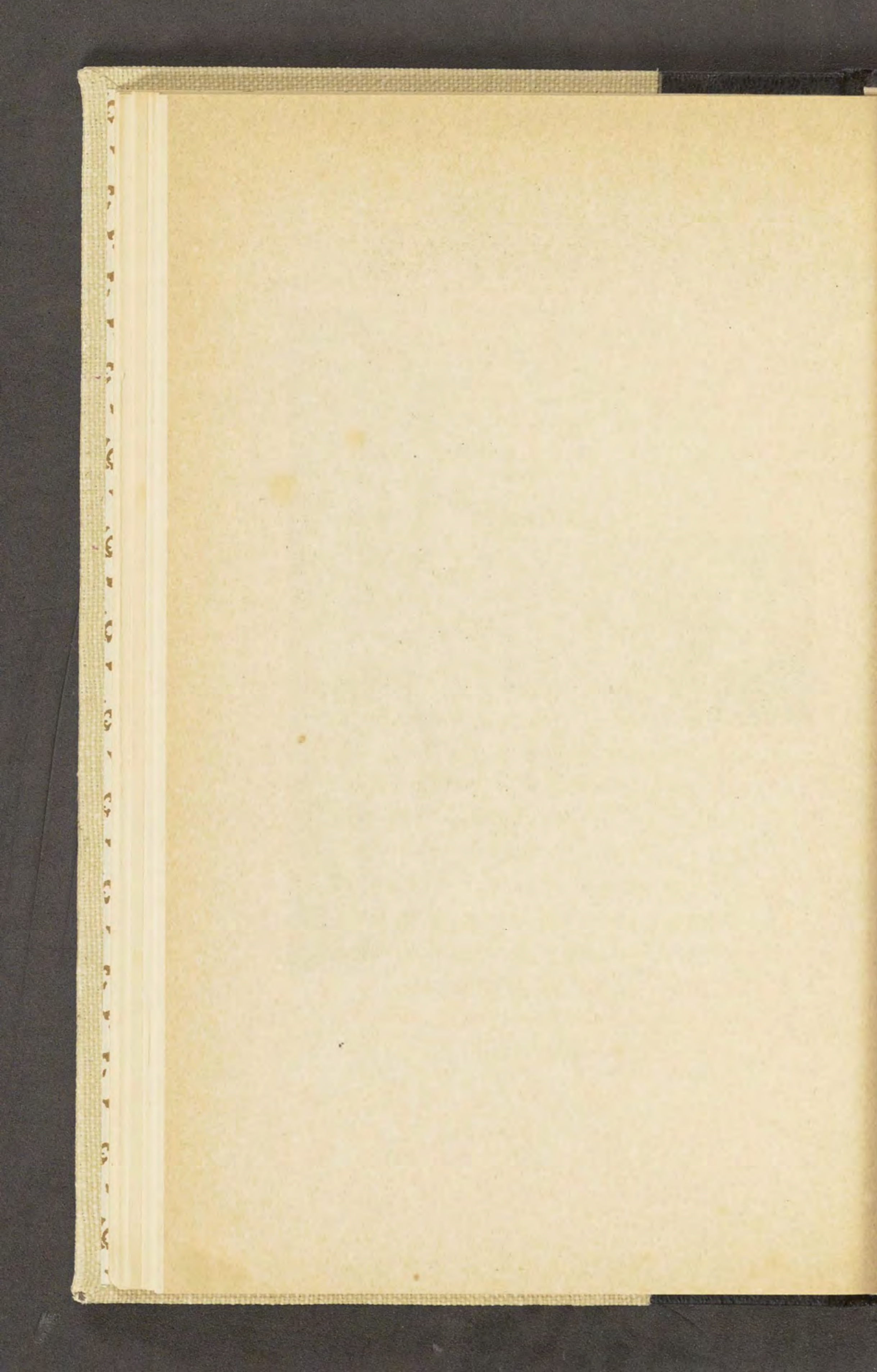
LE SAPHIR



PARURE RUBIS



PARURE RUBIS





III

LE SAPHIR

i le Saphir n'est pas la plus précieuse de nos gemmes, elle en est peut-être la plus poétique.

Rien n'égale la limpidité, le velouté, l'intensité, la profondeur de la teinte bleu d'azur d'un beau saphir. Aucune pierre n'a un pouvoir réflecteur plus grand que celle-ci.

Le mot saphir paraît venir du syriaque *Saphilah*, dont la signification est la même dans cette langue, que celle du mot saphir dans la nôtre.

Le commerce connaît quatre pierres différentes qui portent le nom de saphir :

Le saphir d'Orient ; le saphir du Brésil ; le saphir du Puy ; le saphir d'eau.

Les trois premiers seuls sont des corindons. Le dernier n'est pas un véritable saphir ; ce n'est qu'un quartz coloré.

Le plus précieux de tous les saphirs est le saphir oriental, composé d'alumine presque pure ; ordinairement d'un bleu très foncé, presque adamantin ; parfois, au contraire, il est d'un azur pâle, mais singulièrement vif. Chose étrange ! c'est l'oxyde de chrome qui colore le saphir en bleu, de même qu'il colore le rubis en rouge. C'est là un des insondables mystères de la Nature. Magnifique au grand jour, le saphir prend parfois, aux lumières, une coloration terne, sombre, presque livide ; ce qui fait que les femmes n'en portent qu'avec discrétion. En tout cas elles préfèrent le saphir pâle, car il conserve mieux sa vivacité et ses feux.

Le saphir oriental était connu dès la plus haute antiquité. Il était pour les anciens la gemme des gemmes, et la pierre sacrée par excellence. Nous l'avons déjà vu briller sur les vêtements du grand prêtre juif, Aaron, frère de Moïse. Les Grecs le

consacraient à Jupiter, et c'était la seule pierre portée par ses pontifes.

Les premiers saphirs apportés en Europe venaient de l'Arabie. Plus tard, il en vint de Perse. Le commerce en tire aujourd'hui de l'Asie et du Brésil, et qualifie les unes comme les autres du titre de saphirs d'Orient.

Un des plus célèbres saphirs que l'on connaisse est celui qui figure dans la triste et scandaleuse histoire du collier.

Il fut trouvé au Bengale par un pauvre marchand de cuillères en bois. Apporté en Europe, il fut acheté par la maison Raspoli, de Rome; il passa ensuite aux mains d'un Allemand, qui le revendit à un joaillier français, pour la somme de cent soixante-dix mille francs. Cette belle pierre, sans tache ni défaut, pèse un peu plus de cent trente-trois carats; on a prétendu à tort qu'il appartenait au muséum d'histoire naturelle de Paris.

Lady Burdett Couts en possède deux, d'une eau magnifique, et qui sont estimés sept cent cinquante mille francs.

Malgré son excessive dureté, le saphir a été souvent gravé par les anciens. La collection du

duc d'Orléans possédait jadis un saphir à deux teintes — qui appartient aujourd'hui à la couronne de Russie — dont l'artiste avait tiré le plus heureux parti. — Il représente une femme entourée d'une draperie. L'une des deux teintes correspond à la tête de la femme, et l'autre à la draperie.

Notre Cabinet des médailles montre avec orgueil une intaille sur saphir, qui reproduit les traits de l'empereur Pertinax : c'est une véritable œuvre d'art. Mais la merveille du genre se trouve à Rome, dans le cabinet Strozzi ; c'est le profil d'un Hercule jeune, par Cnéïus, qui dit ici le dernier mot de l'art où il était sans rival.

L'inventaire des diamants de la couronne accuse plusieurs saphirs fort beaux, un entre autre, formant losange, à six pans, poli à plat sur toutes ses faces, avec deux arrêtes arrondies, magnifique de ton, pesant cent trente-deux carats 1/16, que l'on évalue à cent mille francs. C'est aujourd'hui la pierre la plus précieuse de notre collection nationale du Muséum d'Histoire Naturelle.

Une variété de saphirs bien moins estimée que celle d'Orient est celle que l'on nomme *saphir du Puy*, que l'on rencontre effectivement aux portes



PARURE SAPHIR

duc d'Orléans possédait jadis un saphir à deux teintes — qui appartient aujourd'hui à la couronne de Russie — dont l'artiste avait tiré le plus heureux parti. — Il représente une femme entourée d'une draperie. L'une des deux teintes correspond à la tête de la femme, et l'autre à la draperie.

Notre Cabinet des médailles montre avec orgueil une intaille sur saphir, qui reproduit les traits de l'empereur Pertinax : c'est une véritable œuvre d'art. Mais la merveille du genre se trouve à Rome, dans le cabinet Strozzi ; c'est le profil d'un Hercule jeune, par Cnéïus, qui dit ici le dernier mot de l'art où il était sans rival.

L'inventaire des diamants de la couronne accuse plusieurs saphirs fort beaux, un entre autre, formant losange, à six pans, poli à plat sur toutes ses faces, avec deux [illegible] arrondies, magnifique de ton, pesant cent trente-deux carats 1/16, que l'on évalue à cent mille francs. C'est aujourd'hui la pierre la plus précieuse de notre collection nationale du Muséum d'Histoire Naturelle.

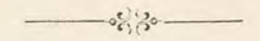
Une variété de saphirs bien moins estimée que celle d'Orient est celle que l'on nomme *saphir du Puy*, que l'on rencontre effectivement aux portes



PARURE SAPHIR

de cette ville, dans le ruisseau d'Expailly : Elle varie du bleu le plus foncé au bleu le plus pâle. Ce saphir passe parfois au bleu rougeâtre, et même au vert jaune. On le trouve au milieu d'un sable ferrugineux, provenant de la décomposition de roches basaltiques.

Le *saphir d'eau* n'a rien de commun que la couleur avec la gemme précieuse dont il usurpe le nom. Mais sa teinte bleu céleste se nuance d'un blanc clair, qui ne permet pas un seul instant de confusion. Les plus beaux saphirs d'eau viennent de Ceylan. Ils se composent de silice pour plus d'une moitié de leur poids, le reste est un mélange d'alumine, de magnésie et d'oxyde de fer. Le saphir d'eau, qui appartient à l'espèce minéralogique appelée *dichroïte,* se montre de deux couleurs différentes, suivant le sens dans lequel on le regarde. Il est d'un beau bleu, dans la direction de son axe, et d'un gris jaunâtre, perpendiculairement à cette ligne. Cette particularité est un de ses traits caractéristiques.



L'ÉMERAUDE



IV

L'EMERAUDE

L'ÉMERAUDE, cette pierre charmante, à la teinte verte, suave et veloutée, tient un rang fort élevé parmi les gemmes les plus précieuses. Les Grecs l'appelaient Smaragdos; les Arabes Zamarut; les Hindous Marakata; les Anglais l'a nomment Emerald, ce qui est joli; les Allemands Smaragd, ce qui l'est moins; les Espagnols, plus poétiques, *Esmeralda* : ce qui est gracieux et coquet comme la pierre elle-même.

L'émeraude, qui appartient à la famille des corindons, est un composé de silice, d'alumine et de glucine. Sa couleur verte est due à quelques

parcelles de chrome fondue dans sa masse, et les tons noirs, qui se jouent parfois dans ses fonds verts, à certaines matières charbonneuses. On sait, du reste, que presque toutes les belles émeraudes se trouvent disséminées dans des micaschistes noirs.

Considérée au point de vue de la couleur, l'émeraude comprend les variétés suivantes :

L'Émeraude proprement dite, dont le ton vert pur rappelle la nuance de l'herbe ;

L'Aigue-marine, qui a la teinte glauque de l'eau de mer ;

Le Béryl, d'un vert pomme mélangé de jaune ; parfois aussi d'un bleu pâle, ou d'un violet roussâtre ;

Le Chrysolithe, d'un jaune verdâtre très vif.

De toutes ces variétés, la plus précieuse est incontestablement l'Émeraude proprement dite. On a trouvé des gisements d'une certaine importance en Egypte, dans les monts Zabarah, à huit lieues de la mer Rouge : ici la roche est un micaschiste noir ; sur le flanc oriental des monts Oural, près de Katharenenbourg : sous cette latitude la région des émeraudes a pour constitution géolo-

gique des traînées serpentines, parallèles les unes aux autres, de granites et des schistes cristallisés;

En Sibérie, sur la frontière chinoise, dans les monts Adun-Tschilon;

En Autriche, près de Salzbourg, dans le micaschiste noir de la vallée d'Habach;

Dans l'Australie du Sud, sur les pentes du mont Remarquable;

En Amérique, dans la vallée de Tunca, Cordillère des Andes, au milieu de filons calcaires.

Une des plus célèbres mines d'émeraudes est celle de Muso, découverte en 1555, par Lanchero, à trois cents pieds environ au-dessus du niveau de la mer, à trente milles seulement de Bogota, dans la direction Nord-Nord-Ouest. Ici la gangue de la précieuse gemme est un calcaire bitumineux, blanc, mélangé d'une foule d'autres substances minérales. Souvent cette gangue divise la pierre en deux ou trois morceaux, ce qui lui fait perdre singulièrement de sa valeur.

Cette gemme vraiment charmante a toujours été fort estimée. Les anciens l'aimaient autant peut-être que nous l'aimons nous-mêmes. Pline en parle quelque part en termes enthousiastes.

Il n'est point, dit-il, de couleur plus agréable à l'œil que celle de l'émeraude ; il n'est pas de verdeur qui approche de la sienne. Ce sont les seules pierreries qui charment la vue sans la fatiguer jamais : elles caressent sans éblouir. Lorsque les yeux sont lassés d'avoir regardé trop longtemps, la vue d'une émeraude les soulage et les fortifie. L'émeraude ne perd jamais son lustre, ni au soleil, ni à l'ombre, ni aux lumières artificielles ; elle brille continuellement et doucement.

*
* *

Les Romains donnaient parfois à l'émeraude une forme concave, et en faisaient une sorte de lorgnette. L'auteur que nous citons prétend que le dilettante féroce et couronné qui s'appelait Néron, regardait à travers une émeraude les combats de gladiateurs.

Certaines émeraudes, fortement chauffées, luisent dans les ténèbres, mais changent alors leur couleur verte contre une nuance bleu-turquin. C'est

seulement en se refroidissant qu'elles reprennent leur nuance primitive.

On travaille l'émeraude à l'émeri, sur la roue de cuivre, et on la taille comme le diamant. On l'entoure souvent de brillants et de perles. Mais c'est seulement au milieu d'une garniture de rubis qu'elle arrive à toute sa splendeur.

L'inventaire des diamants de la couronne signale quelques émeraudes, d'une eau merveilleuse. La plus belle pèse seize carats 11/16, elle est évaluée douze mille livres.

Les reliquaires du VIIIe et du IXe siècle nous ont conservé un certain nombre d'émeraudes. On cite, parmi les plus belles, celle de la tiare du pape, longue d'un pouce, sur une épaisseur d'un pouce 1/4. Elle avait appartenu primitivement au souverain pontife Jules II. Napoléon Ier rendit à Pie VII ce bijou historique, après trois siècles d'exil, passés dans les collections françaises.

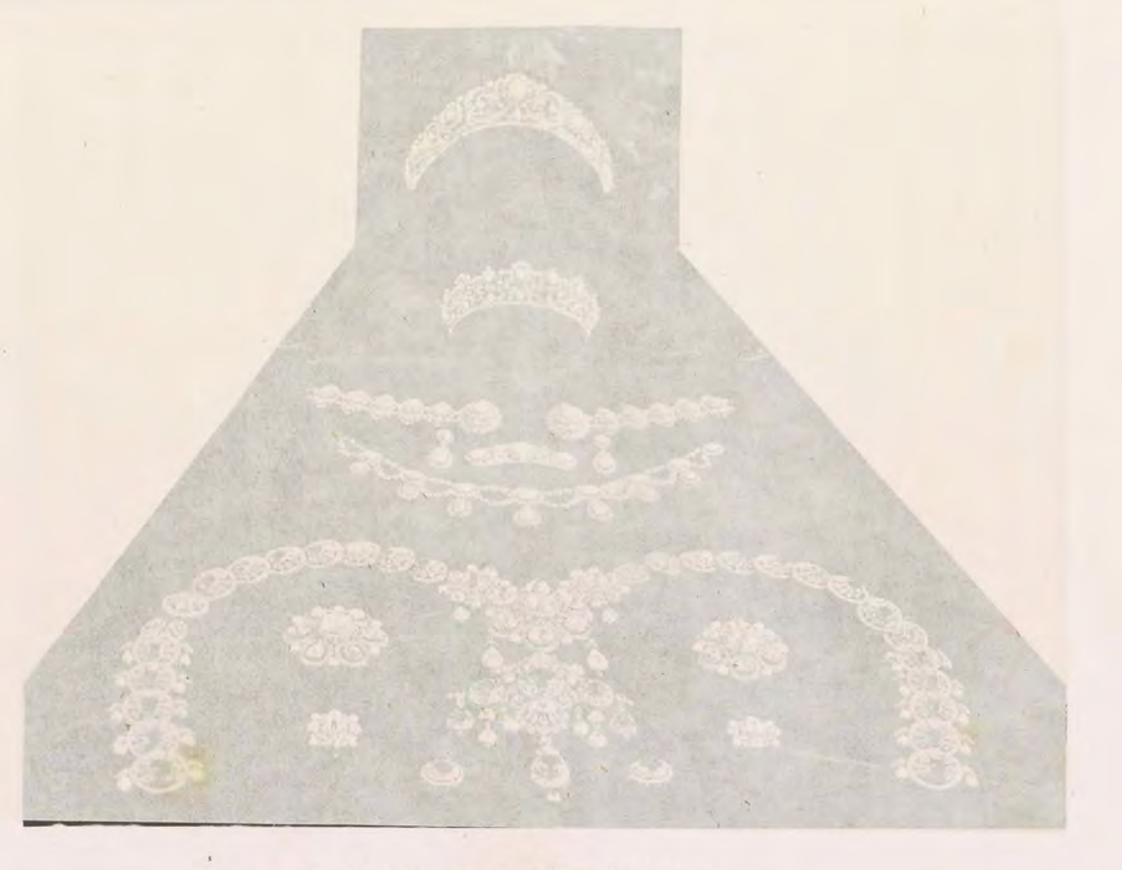
La plus belle émeraude connue se trouve au Cabinet impérial de Saint-Pétersbourg. Elle pèse trente carats, et, comme couleur et comme eau, elle est vraiment parfaite. Sa taille malheureuse lui a fait perdre la moitié de sa valeur.

La pâte sèche et un peu cassante de l'émeraude se prête difficilement au travail de la gravure. Aussi on la grave rarement. On cite cependant une belle émeraude, gravée au Moyen-âge, et représentant « l'Ame entraînée par les Plaisirs ».

L'émeraude, quand elle est sans défaut, et qu'elle atteint un poids de deux carats, se vend le même prix que le diamant.

L'AIGUE-MARINE, malgré sa teinte vive et douce, qui ne perd rien aux lumières, n'obtient point ces hauts prix, et l'on peut dire qu'elle reste accessible aux fortunes les plus modestes. On trouve l'aigue-marine en Sibérie, dans les monts Ourals, et dans les monts Altaï. Mais la plus grande partie de celles qui sont livrées au commerce lui sont fournies par le Brésil, d'où elles arrivent toutes taillées.

On taille et l'on grave aisément l'aigue-marine. La Bibliothèque nationale possède une forte belle pierre de cette espèce, qui nous montre la tête impériale et fière de Julie, fille de Titus, avec la signature d'un artiste grec de l'époque, Évodus, auteur de la gravure de deux autres pierres éga-



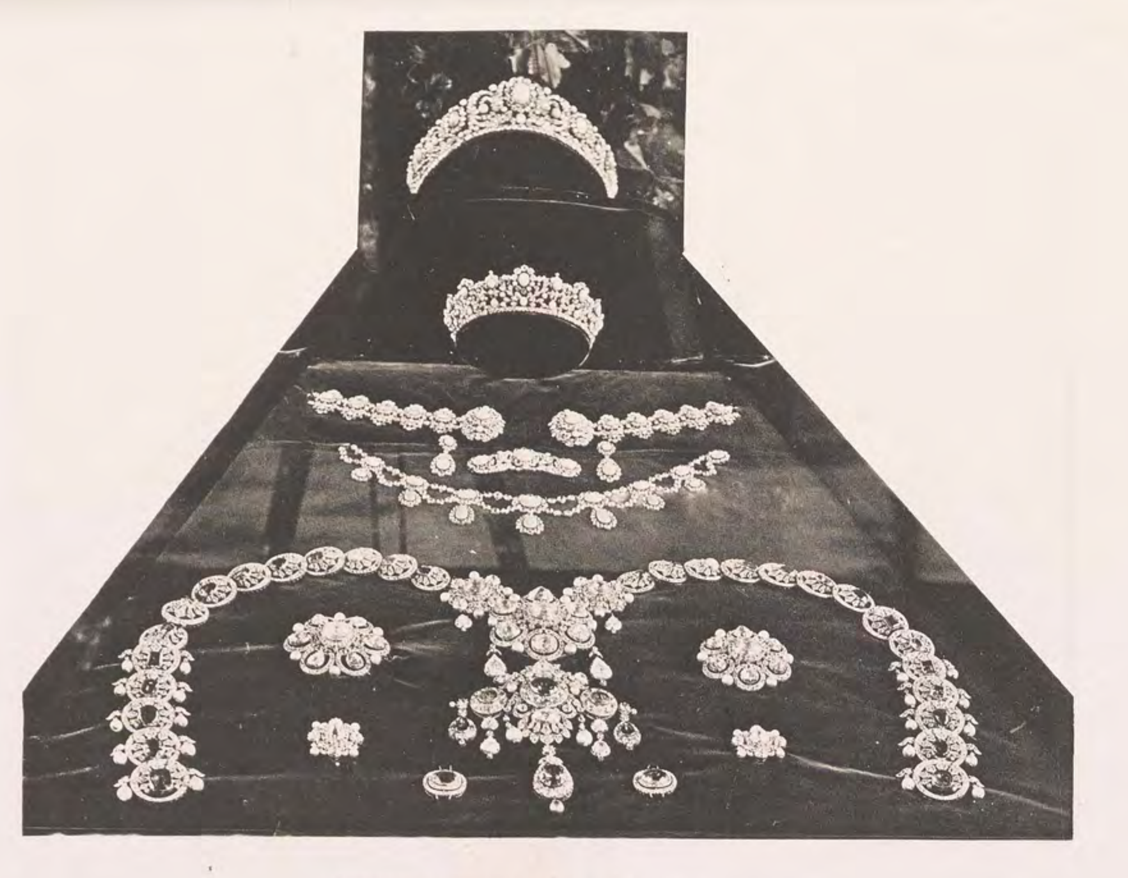
CEINTURE ET DIADÈME ÉMERAUDE

La pâte sèche et un peu cassante de l'émeraude [illegible] la gravure, [illegible] cependant une belle [illegible] au Moyen-âge, et [illegible] par les Plai- [illegible]

L'[illegible] défaut, et [illegible], se vend [illegible]

L'[illegible], malgré sa teinte vive et douce, qui ne perd rien aux lumières, n'obtient point ces hauts prix, et l'on peut dire qu'elle reste accessible aux fortunes les plus modestes. On trouve l'aigue-marine en Sibérie, dans les monts Ourals, et dans les monts [illegible] grande partie de celles qui [illegible] lui sont fournies par [illegible] arrivent toutes taillées.

On [illegible] grave aisément l'aigue-marine. La Bibliothèque nationale possède une forte belle pierre de cette espèce, qui nous montre la tête impériale et fière de Julie, fille de Titus, avec la signature d'un artiste grec de l'époque, Évodus, auteur de la gravure de deux autres pierres éga-



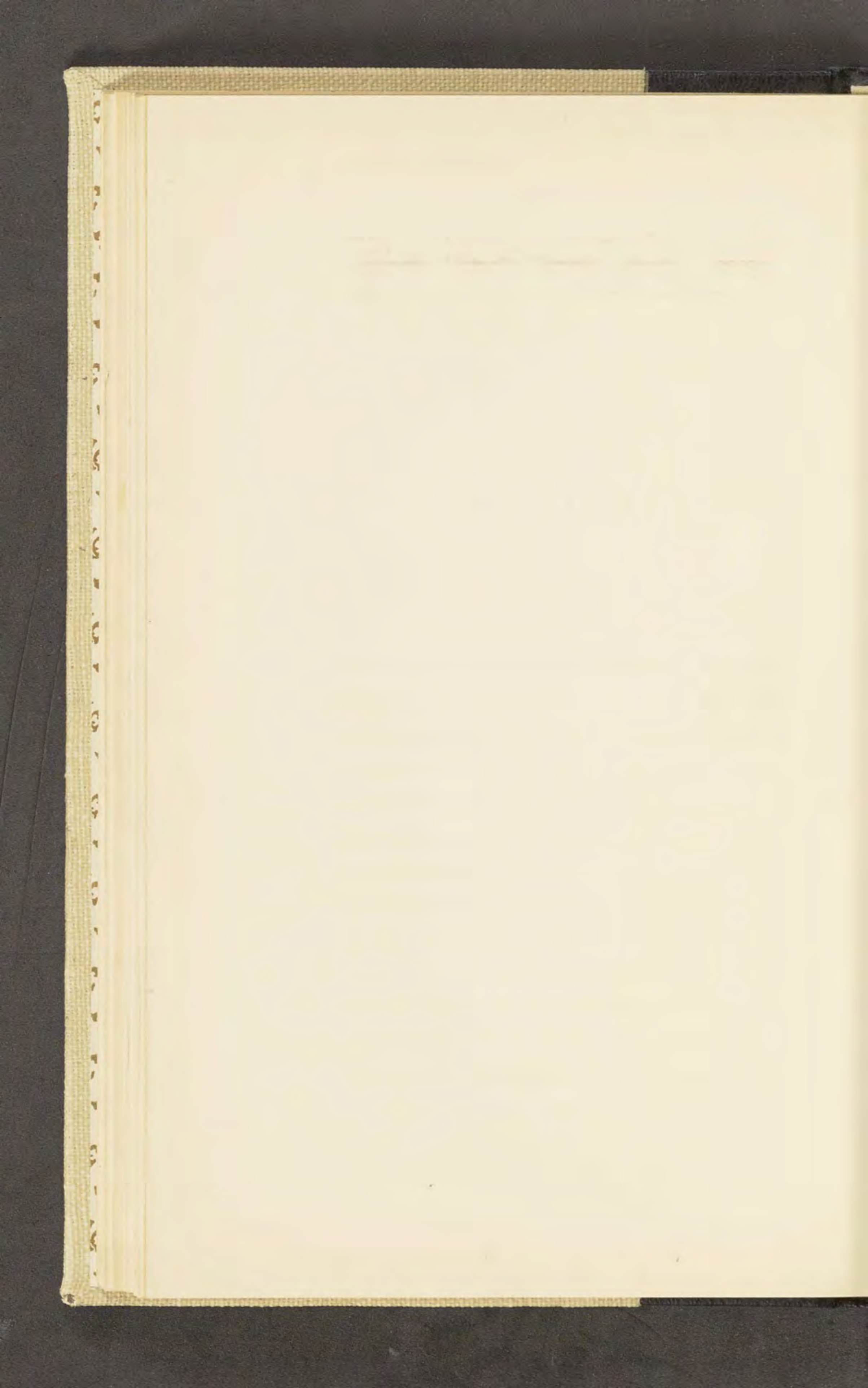
CEINTURE ET DIADÈME ÉMERAUDE

lement signées par lui, une sardoine et une cornaline.

On remarqua beaucoup, à l'Exposition universelle de 1867, un buste de l'empereur Napoléon III, sculpté dans une aigue-marine, par Froment-Meurice. Ce travail, plein de finesse et d'élégance, prouve assez le parti que l'on peut tirer de cette jolie pierre, aux tons si doux.



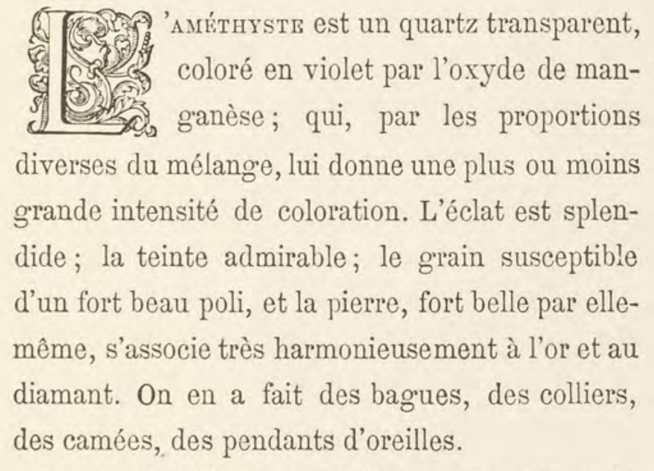
L'AMÉTHYSTE





V

L'AMÉTHYSTE



L'Améthyste est un quartz transparent, coloré en violet par l'oxyde de manganèse ; qui, par les proportions diverses du mélange, lui donne une plus ou moins grande intensité de coloration. L'éclat est splendide ; la teinte admirable ; le grain susceptible d'un fort beau poli, et la pierre, fort belle par elle-même, s'associe très harmonieusement à l'or et au diamant. On en a fait des bagues, des colliers, des camées, des pendants d'oreilles.

Le mot Améthyste veut dire « qui préserve de l'ivresse » aussi les anciens la consacraient à Bacchus, sans doute pour obtenir de lui la faculté

de boire toujours sans jamais s'enivrer. Chez nous l'Améthyste est, par excellence, la pierre sacerdotale : elle orne l'anneau pastoral des évêques, et devient le symbole de leur renoncement à ces joies perfides et troublantes, aussi funestes à nos âmes que l'excès du vin peut l'être à notre cerveau.

L'améthyste orientale, dont les feux sont plus vifs que ceux de sa sœur d'Occident, se distingue par des reflets d'un rouge pourpre ou rosé.

Les belles Améthystes orientales viennent des Indes, de Ceylan et de l'Arabie.

Les occidentales se trouvent en France, aux environs de Brioude ; en Espagne, dans les Asturies, et auprès de Carthagène. Ces dernières ont des reflets pourprés dignes de l'Orient. On en rencontre encore en Prusse, en Hongrie, et jusqu'au Kamschatka.

Mais c'est surtout le Brésil qui fournit aujourd'hui la plupart des Améthystes qui entrent dans la circulation industrielle et commerciale. Elles arrivent de ce pays toutes taillées. On les trouve parfois en fragments énormes, presque toujours unis au quartz pur et à l'agate. Leurs gisements sont généralement près des montagnes métallifères.

LA TOPAZE



VI

LA TOPAZE

La topaze, est un composé de silice, d'alumine et de fluor. Son nom vient du mot grec *topazos*, qui désigne une île de la mer rouge, où les anciens en découvrirent une assez grande quantité. Aujourd'hui, elles nous viennent surtout du Brésil. Les plus belles sont d'un jaune d'or vif et franc, d'autres sont d'un rouge violacé ; il y en a d'une nuance lilas très nette. On en connaît de parfaitement incolore. Elles hérissent les parois des cavités de certaines roches granitiques et schisteuses. On trouve aussi la topaze en Sibérie, où elle est le

plus souvent d'un blanc bleuâtre ou verdâtre; parfois aussi d'une blancheur parfaite. On en recueille encore dans les monts Ourals; dans les sables diamantifères de l'Inde; en Australie; en Ecosse et en Irlande. La topaze de Saxe, d'un jaune pâle languissant, associée à du quartz hyalin et à des tourmalines noires, forme, près d'Auerbach, un rocher de près de trente mètres de hauteur, que l'on appelle la roche à topaze. Electrisée par le frottement la topaze garde parfois son électricité fort longtemps. La topaze jaune du Brésil, suffisamment chauffée, prend une jolie teinte d'un rose vif et clair. On lui donne alors le nom de topaze brûlée.

Tout est étrange dans ces pierres vraiment curieuses. Étudiées au microscope, les topazes du Brésil, comme celles d'Ecosse; laissent voir une foule de petites cavités, que remplissent des goutelettes d'un liquide plus ou moins visqueux.

On a découvert, il y a une quinzaine d'années un gisement de topaze naturellement brûlées dans les glaciers des Alpes, mêlées à des cristaux de roche parfaitement noirs.

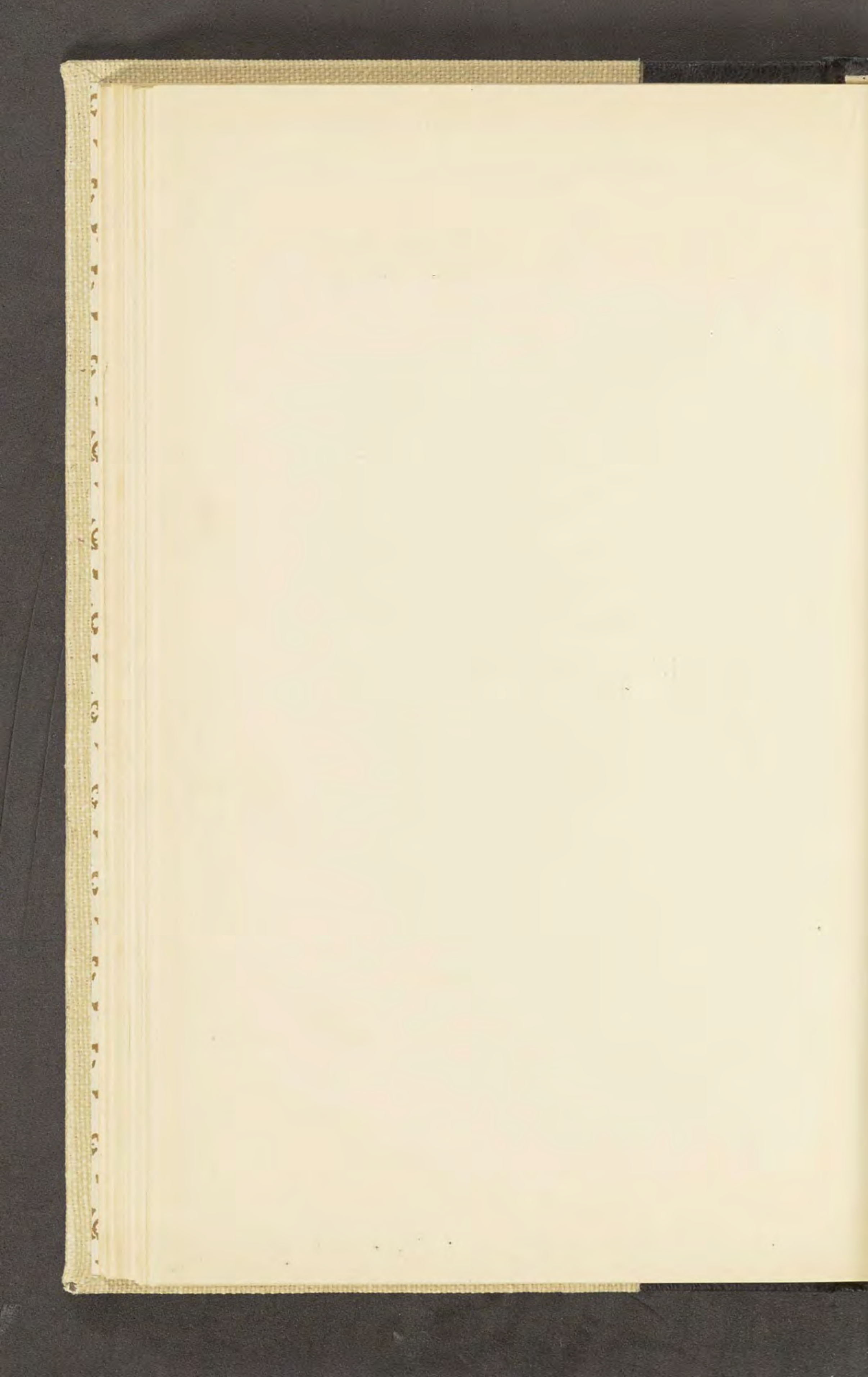
Les anciens attribuaient à cette gemme des pro-

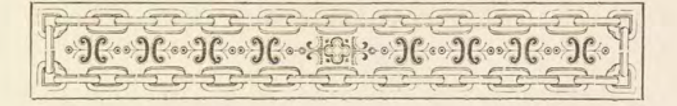
priétés médicales qui la faisaient rechercher. C'est ainsi disait-on qu'elle guérissait de l'épilepsie et de la mélancolie.

Les femmes aujourd'hui ne lui reconnaissent d'efficacité sérieuse contre l'humeur noire que si elle est accompagnée de quelques beaux diamants.



LA TURQUOISE





VII

LA TURQUOISE

Plusieurs lots de turquoises figurent dans la collection célèbre, qui fait l'objet de cette étude, et que l'on désigne sous le nom de Diamants de la Couronne.

La turquoise est le *Callaïs* de Pline, et le *Paruzegia* des Persans. Au Moyen-âge, on l'appelait *Turchis*, ou pierre de Turquie. C'est un phosphate d'alumine hydraté, mélangeant en parties inégales, l'alumine, l'acide phosphorique et l'eau. Sa belle coloration, d'un bleu si doux, est due à la présence de l'oxyde de cuivre.

La turquoise ne s'offre jamais à nous sous une forme cristallisée ; elle se présente, au contraire, sous la forme de rognons ou d'inscrustations dans des veines traversant des schistes siliceux.

Comme presque toutes les pierreries, les turquoises se divisent en orientales et occidentales.

La turquoise orientale s'est formée dans les schistes argile-siliceux des montagnes de la Perse, principalement dans le mont Nichabour, que sa veine traversent dans toutes les directions. On appelle ces turquoises : les *Turquoises de la Vieille-Roche*, et ce sont de beaucoup les plus belles. Les rois de Perse se sont réservé de tout temps les produits de la Vieille-Roche, qu'ils offraient en présents aux souverains alliés et amis. La *Nouvelle-Roche*, située à cinq journées de celle-ci, n'a été exploitée que plus tard ; ses produits, d'un bleu pâle et blanchâtre, n'ont point une grande valeur. La turquoise de la Vieille-Roche a le privilège assez rare de conserver aux lumières sa belle couleur naturelle, à la fois vive et douce.

La turquoise occidentale, beaucoup moins précieuse que l'autre, ne présente avec elle aucune analogie de constitution. Elle est d'origine orga-



PARURE TURQUOISE

La turquoise ne s'offre jamais à nous sous une forme cristalline ; elle se présente, au contraire, sous la forme de rognons ou d'incrustations dans des veines traversant des schistes siliceux.

Comme presque toutes les pierreries, les turquoises se divisent en orientales et occidentales.

La turquoise orientale s'est formée dans les schistes argilo-siliceux des montagnes de la Perse, principalement dans le mont Nichabour, que ses veines traversent dans toutes les directions. On appelle ces turquoises : les *Turquoises de la Vieille-Roche*, et ce sont de beaucoup les plus belles. Les rois de Perse se sont réservé de tout temps les produits de la Vieille-Roche, qu'ils offraient en présents aux souverains alliés et amis. La *Nouvelle-Roche*, située à cinq journées de celle-ci, n'a été exploitée que plus tard ; ses produits, d'un bleu pâle et blanchâtre, n'ont point une grande valeur. La turquoise de la Vieille-Roche a le privilège assez rare de conserver aux lumières sa belle couleur naturelle, à la fois vive et douce.

La turquoise occidentale, beaucoup moins précieuse que l'autre, ne présente avec elle aucune analogie de constitution. Elle est d'origine orga-



PARURE TURQUOISE

nique. C'est un véritable ivoire fossile, produit par des dents ou des os d'animaux, enfouis depuis des siècles dans le sein de la terre, mis en contact avec des substances cuivreuses, et qui en ont absorbé une quantité suffisante pour que leur masse entière se soit colorée en bleu céladon, plus ou moins foncé.

Beaucoup moins dure que la turquoise orientale, celle-ci est beaucoup moins estimée. On en trouve en Saxe, au Mexique et non loin de Suez.

Les Orientaux emploient la turquoise pour en faire des amulettes, sur lesquels ils gravent de courtes sentences du Coran.

Le cabinet du duc d'Orléans renfermait deux turquoises gravées. L'une montrait Diane, son carquois sur l'épaule ; l'autre, l'impératrice Faustine. On voit dans la galerie de Florence, une turquoise grosse comme une bille de billard, sur laquelle un lapidaire de Rome avait fort habilement gravé la tête de Tibère — qui ne méritait pas tant d'honneur.

L'OPALE



VIII

L'OPALE



'opale est peut-être la plus poétique de nos gemmes. Ses adorables nuances, qui charment et caressent le regard, unissent, dans la plus heureuse mesure, la suavité à l'éclat. Opaque et laiteuse, l'opale n'est point brillante par elle-même, comme le diamant, le saphir, l'émeraude et le rubis. Mais toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mêlées, fondues et changeantes, sont répandues à sa surface, et, pour peu qu'on imprime quelque mouvement à la pierre, intervertissent leur succession, prennent des intensités différentes, et produisent les plus admirables

jeux de lumière qui se puissent imaginer. Une belle opale est à elle seule tout un écrin. Elle nous offre, sur un tout petit espace, le violet tendre de l'améthyste, le bleu du saphir, le vert de l'émeraude, le jaune de la topaze et le rouge du rubis, s'harmonisant de mille façons différentes et successives. Et ces couleurs, à la fois vives et pures, semblent tirer encore un éclat nouveau et des splendeurs plus magnifiques du fond laiteux, à la fois blanc et bleuâtre, sur lequel se détachent ces teintes merveilleuses.

L'opale est la sensitive du monde minéral. C'est, en quelque sorte, une pierre vivante : elle a, comme nous, ses joies et ses douleurs. Elle craint également les deux extrêmes de la chaleur et du froid, et ne conserve sa beauté que dans les milieux tempérés. Comme ces épidermes d'une contexture trop délicate, elle se fane au soleil, si on l'y expose trop longtemps, et elle ne retrouve jamais la fleur de teint qu'elle a une fois perdu.

Comme tous les quartz, l'opale est formée de silice ; mais sa constitution particulière nous offre ce phénomène qu'elle renferme une certaine

quantité d'eau dans sa pâte — elle en contient souvent jusqu'à douze pour cent de son poids.

Les lapidaires reconnaissent trois variétés bien différentes de l'opale :

L'opale orientale, qu'on appelle aussi l'opale noble ; l'opale de feu, ou opale du Mexique ; l'opale commune.

L'OPALE NOBLE est presque transparente, criblée de petites fissures, qui décomposent la lumière d'après certaines lois. Elle dispose ses feux d'une façon triangulaire qui lui est spéciale.

Autrefois, c'était de l'Inde que venait l'opale noble. Aujourd'hui c'est la Hongrie qui nous la donne, elle est répandue en petites veines, dans des roches trachytiques. La principale de ces mines est située à Dubarich, dans les Carpathes. Elle est la propriété du gouvernement hongrois. Deux cents ouvriers travaillaient naguère encore à son exploitation, sous l'intelligente direction de M. Louis de Goldschmidt.

C'est du Mexique que nous vient l'opale de feu. Sa coloration, plus ardente que celle de l'opale d'Orient, est d'un rouge carminé. Quand elle arrive à son maximum d'éclat, elle est vraiment fort

belle ; mais trop prompte à s'altérer pour que l'on songe à l'utiliser comme parure.

L'opale commune a très peu de feu ; aussi n'est-elle guère estimée. Elle est d'un blanc laiteux, d'une texture très homogène et à demi transparente.

L'écrin de la couronne possède deux magnifiques opales. L'une placée au centre de la toison d'or : elle est d'une tonalité exquise ; l'autre qui servait d'agrafe au manteau impérial.

Mais la plus belle des opales connues aujourd'hui est celle du Trésor de Vienne, trouvée en Hongrie, et dont on offre un million — sans que l'Empire de l'Est veuille sans dessaisir.

La constitution physique de l'opale fait d'elle une pierre assez réfractaire à la gravure. Ses fissures rendent les travaux toujours difficiles ; souvent impossibles, et ses beaux effets de lumière n'arrivent à leur maximum d'intensité qu'à l'aide d'un simple poli. On se contente donc le plus souvent de la tailler en amande, ou en « *goutte de suif* ». La comparaison n'est pas élégante ; mais l'expression est consacrée.

On cite cependant une tête de *Juba*, gravée sur

opale, et qui avait fait partie de la collection du duc d'Orléans, — un antique — et une intaille de la Renaissance, représentant Louis XII, aujourd'hui au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale.

Comme presque toutes les pierres précieuses l'opale a été l'objet de croyances superstitieuses, et sans aucun fondement. C'est ainsi qu'il y a des gens assez mal avisés pour prétendre que cette gemme exquise porte malheur.

— Oui, répliqua une spirituelle mondaine, devant laquelle on tenait ce sot propos ; oui, l'opale porte malheur... à celles qui n'en ont pas !

Les Romains avaient pour l'opale une estime toute particulière. Le sénateur Nommius, à l'époque du second triumvirat, en portait une à son doigt. Elle était si parfaite qu'on l'estimait à deux millions de notre monnaie. Son propriétaire aima mieux se laisser condamner à l'exil, et voir ses biens confisqués que de la céder à Marc-Antoine. Il est vrai que celui-ci avait eu la malheureuse idée de vouloir l'offrir à Cléopâtre, qui l'eût sans doute accomodée à la vinaigrette, comme la fameuse perle dont chacun connaît l'histoire.

LA PERLE



IX

LA PERLE



La Perle, tient une des premières places parmi les merveilles de la nature. Elle doit son origine à l'un des êtres les plus infimes de la création, à un mollusque qui n'a pas de tête, qui est privé des organes du tact et de la locomotion, qui ne se compose guère que d'un estomac, et qui ne se doute pas de ce qu'il fait quand il engendre cette chose exquise que se disputent les princesses, les impératrices et les reines — et qui s'appelle une perle.

Les plus belles perles sont produites par une

sorte d'huître, qui *répond* (ceci est une manière de parler) au joli nom de *Pintadine*.

La Pintadine, qui atteint tout son développement entre huit et dix ans, mesure parfois jusqu'à quinze centimètres de diamètre. A l'extérieur, les Pintadines sont d'un vert sombre rayé de jaune, dans leur jeunesse, et leur coquille est comme feuilletée. Plus tard, cette surface devient rude, comme hérissée et noirâtre. A l'intérieur, c'est une blancheur nacrée et brillante, avec encadrement de noir sur les bords. Le mollusque n'est pas aussi grand que sa coquille, qui se développe et se répare par une sécrétion d'une nature toute particulière. C'est aussi cette sécrétion qui produit la perle et la nacre, substances identiques d'origine et de matières premières, et qui ne diffèrent que par la disposition des éléments qui les constituent. La base essentielle de la substance spéciale de la nacre et de la perle est un calcaire, tenu en dissolution dans les abîmes de l'Océan, additionné d'une sécrétion animale, par un travail de chimie organique, dont le secret précieusement gardé par les huîtres, nous échappe encore. L'estomac du mollusque est un labora-

toire obscur, qui accomplit des merveilles sans avoir l'air de s'en douter. La perle a une eau, ou, comme disent les spécialistes qui savent parler d'elle, un *Orient*, qui lui est propre, et qui ne se confond avec aucune autre nuance, avec aucune autre teinte dans ce monde sublunaire. Sa couleur ordinaire est un blanc légèrement bleuâtre. Mais on en trouve une assez grande quantité de noires. D'autres sont teintées de rose, de jaune ou de bleu.

Les perles portent différents noms suivant leur taille ou leur forme. Celles qui sont d'une grosseur anormale, dépassant, par exemple, le volume d'une noix, s'appellent *parangons;* on nomme *cerises* et *poires*, celles qui ont la forme de ces fruits; *gouttelettes,* celles qui sont de moyenne taille, mais bien rondes; les *perlettes* sont plus petites encore: les *perles de compte* se vendent à la pièce; les *semences de perles*, au poids. Quant à la *graine de perles*, qui est la plus petite de toutes, elle n'a qu'une valeur insignifiante.

On donne le nom de *baroques* aux perles qui nous présentent des formes étranges. On en montre une à Dresde dans la *Grüne-Gewölbe*, qui est la

plus parfaite image d'un fou de cour du temps de la Renaissance; un bijoutier de Paris en a montré aux amateurs une autre qui ressemblait absolument à une tête de chien; ce qui permettait de supposer que l'aimable Pintadine, sa mère, avait eu des idées de femme grosse.

*
* *

Tantôt les perles roulent à l'état libre dans la coquille de l'huître, et dans les plis de son manteau, tantôt, au contraire, elle est adhérente au *test*, dont il faut la détacher.

La perle est le résultat d'une sorte de pléthore de l'huître, qui sécrète plus de matière carbonatée qu'elle n'en a besoin pour l'entretien, la réparation ou l'accroissement de la couche nacrée sur laquelle cette voluptueuse étend sa molle substance. La perle ne provient donc pas de la maladie de l'huître; mais de son trop de santé.

Les organes vitaux de l'huître-perlière sont enveloppés d'une sorte de manteau protecteur — à

peu près comme un livre est défendu par sa couverture — et ce sont les bords de ce manteau qui sécrétent la matière à l'aide de laquelle l'animal forme et sa coquille extérieure, et la couche de nacre qui la tapisse à l'intérieur, et la perle elle-même. La pintadine accouche véritablement de la perle, après l'avoir portée un certain temps dans les plis de ce manteau... on ne sait combien de mois...

Dans ce travail d'enfantement de la perle, dont la science et l'observation commencent à percer le mystère, la matière organique, animale, — vivante, si j'ose ainsi parler, — s'associe couche par couche avec la substance calcaire. Souvent la perle libre a pour organe et pour point de départ un objet étranger, qui s'est introduit dans les chairs ou dans le manteau de l'huître perlière, et que celle-ci a recouvert, pour en éviter le contact gênant, de la sécrétion calcaire et animale dont la perle est formée.

Il serait difficile de déterminer la patrie d'origine des Pintadines. On les rencontre dans des localités très éloignées les unes des autres. Les mers où on les trouve en plus d'abondance, et dans lesquelles leur production est la plus féconde,

sont les mers des pays chauds. Les Pintadines les plus anciennement connues sont celles du golfe Persique.

Il y a aussi de remarquables agglomérations d'huîtres perlières sur les rives occidentales de l'Ile de Ceylan.

Le monopole de ce commerce lucratif appartint d'abord aux Portugais ; il passa de leurs mains dans celles des Hollandais, pour être enfin livré aux Anglais, quand ceux-ci, en 1796, devinrent les maîtres de l'Inde.

Nous trouvons encore les Pintadines sur les rivages de Malacca, sur les côtes de Java et de Sumatra, aux îles Arou et Soulou, aujourd'hui possession des Pays-Bas, et sur les côtes de la Nouvelle-Guinée. Les mers méridionales du Japon possèdent aussi des huîtres perlières. On en trouve également dans les îles de la Polynésie, et sur les rivages du Nouveau-Monde, dans les régions chaudes de l'Atlantique et du Pacifique. On fait aussi la pêche des perles sur les côtes de Cuba et de l'État de New-Jersey.

Les Pintadines se trouvent encore en grand

nombre dans la mer Rouge, et sur les côtes de l'Arabie et de l'Abyssinie.

On pêche chaque année environ vingt millions de Pintadines. Quatre millions seulement contiennent des perles. C'est Paris, aujourd'hui, qui est le grand centre de ce commerce élégant.

* * *

Tous les peuples qui ont connu la perle, l'ont aimée. On peut dire qu'ils ont fait en cela preuve de goût. Si le diamant a plus de feu, et le rubis plus d'éclat; si ces deux gemmes incomparables relèvent d'un rayonnement plus vif la chevelure ou le vêtement des femmes, la perle, par sa lueur blonde et fine, d'une suavité à la fois pénétrante et douce, est le bijou qui convient le mieux au voisinage immédiat d'une peau blanche et satinée. Les pierreries forment avec les chairs un contraste trop brusque: elles les heurtent, tout en les parant, tandis que la perle semble les caresser en les éclairant de sa lumière opaline et nacrée.

Les Indiens ont marié à l'histoire de la perle toutes sortes de légendes gracieuses. C'est ainsi qu'ils assurent que Vichnou, une des personnes divines de leur Trinité, les aurait empruntées aux abîmes de l'Océan, pour en orner sa fille Pandaïa. Les Indiennes firent comme leurs déesses, et employèrent les perles à leur parure. Les magnifiques Rajahs en ornèrent leurs vêtements, les housses de leurs chevaux, leurs trônes et les murailles de leur palais. C'était partout comme ruissellement de perles.

En Chine, l'admiration pour les perles devint bientôt une sorte de culte. On les regardait comme des choses sacrées, et portant bonheur.

L'Ancien Testament parle souvent des perles. Job et Salomon y font dans leurs livres des allusions délicates. Les Babyloniens, les Perses et les Mèdes les regardaient comme des objets de grand luxe. Dans cette Athènes si raffinée, les garçons portaient une perle à l'oreille droite ; les filles aux deux oreilles.

Les Phéniciens qui avaient presque le monopole du commerce dans le bassin de la Méditerranée, transportèrent les perles chez presque

toutes les nations qui habitaient ses îles et ses bords.

Les Romains n'en eurent pas seulement le goût : ils en eurent la passion. Quand Rome eut conquis le monde, les richesses du monde affluèrent à Rome, que ce luxe mît en péril, s'il faut en croire la parole d'un de ses poètes :

« *Luxuria incubuit; victum que ulciscitur orbem* »

Pompée rapporta du palais de Mithridate une prodigieuse quantité de perles. Il en offrit au Jupiter qui trônait sur la cime du Capitole, une collection magnifique. A son second triomphe on vit figurer son portrait en mosaïque de perles, et trente-trois couronnes de la même matière précieuse. Les grandes dames romaines, heureuses de pouvoir rivaliser avec le roi des dieux, portaient parfois pour plusieurs millions de perles sur leur tête, à leurs oreilles et à leur cou. On ne craignait point alors de payer une perle douze cent mille francs (six millions de sesterces). La paire de boucles d'oreilles qui a fait autant que son aspic pour la gloire de Cléopâtre, n'avait pas coûté beaucoup moins de quatre millions, et le petit verre d'élixir à la perle qu'elle s'offrit après souper devant le

bel Antoine, lui revînt à près de un million neuf cent mille francs. La fine Champagne n'atteint pas encore ce prix.

On cite, parmi les plus belles perles historiques, celle que Tavernier vendit au Schah de Perse deux millions sept cent mille francs : elle provenait de Califa.

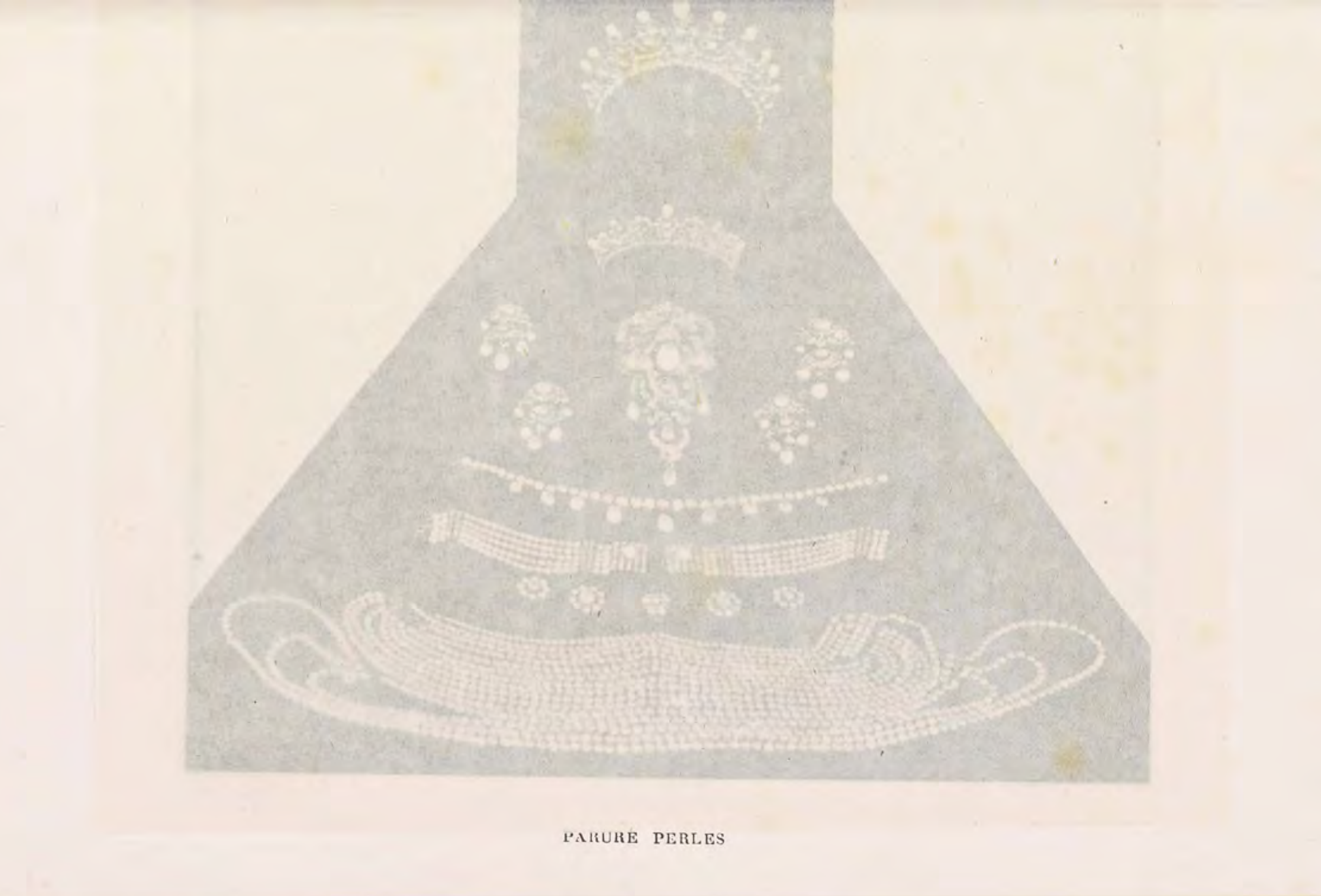
La perle de l'Iman de Mascate, était estimée huit cent mille francs ; elle était d'une telle transparence que l'on voyait le jour au travers.

On cite encore parmi les belles historiques : la *Périgrina*, grosse comme un œuf de pigeon, et en forme de poire, du poids de cent trente carats, achetée par Philippe II, roi d'Espagne.

La perle de Philippe IV, un de ses successeurs, qui ne pèse que cent vingt-six carats, mais dont la forme est parfaite. Ce prince la paya quatre-vingt mille ducats. Elle se trouve aujourd'hui, en compagnie de l'*Étoile polaire*, dans les écrins de la princesse Yousoupof.

On admirait fort, au XVI[e] siècle, une perle de la tiare de Léon X, qui avait coûté trois cent cinquante mille francs.

L'inventaire de 1791 constate pour un million



PARURE PERLES

bel Antoine, lui revint à près de un million neuf cent mille francs. La fine Champagne n'atteint pas encore ce prix.

On cite, parmi les plus belles perles historiques, celle que Tavernier vendit au Schah de Perse, deux millions sept cent mille francs : elle provenait de Califa.

La perle de l'Iman de Mascate, était estimée huit cent mille francs ; elle était d'une telle transparence que l'on voyait le jour au travers.

On cite encore parmi les belles historiques : la *Périgrina*, grosse comme un œuf de pigeon, et en forme de poire, du poids de cent trente carats, achetée par Philippe II, roi d'Espagne.

La perle de Philippe IV, un de ses successeurs, qui ne pèse que cent vingt six carats, mais dont la forme est parfaite. Ce prince la paya quatre-vingt mille ducats. Elle se trouve aujourd'hui, en compagnie de l'*Étoile polaire*, dans les écrins de la princesse Youssoupof.

On admirait fort, au XVI[e] siècle, une perle de la tiare de Léon X, qui avait coûté trois cent cinquante mille francs.

L'inventaire de 1791 constate pour un million



PARURE PERLES

de francs de perles dans les joyaux de la Couronne de France.

Napoléon les enrichit encore d'une nouvelle recrue, vraiment superbe, qu'il avait prise dans le trésor de la Prusse, alors que les Français allaient à Berlin, et que les Prussiens ne venaient pas à Paris. Très bien montée par Lemonnier, un de nos plus habiles lapidaires, elle avait figuré avec distinction, à l'Exposition universelle de 1855.



LES

DIAMANTS DE LA COURONNE



X

LES DIAMANTS

DE LA

COURONNE



TOUTES les substances précieuses dont nous venons d'esquisser ici à larges traits la trop rapide histoire sont représentées par de remarquables spécimens dans les écrins de la Couronne de France, et composent le trésor connu sous le nom de DIAMANTS DE LA COURONNE.

Presque tous les souverains qui ont régné sur notre pays ont travaillé, dans des proportions diverses, selon le bonheur ou le malheur des temps, les succès ou les revers de leur règne, à

l'accroissement de ce trésor, qu'ils regardaient moins comme leur propriété particulière, que comme l'apanage inaliénable de leur dynastie.

Mais, sous la monarchie traditionnelle et absolue, qui avait trouvé la formule quelque peu hautaine du bon plaisir, et qui disait fièrement : « *L'État c'est moi !* »

La Nation ne songeait point à demander compte à ses maîtres de leurs acquisitions, et elle n'avait point encore eu l'idée que les Gemmes et les Joyaux de la Couronnne pussent être contrôlés — et un jour vendus par elle.

Ce fut seulement en 1791, c'est-à-dire sous l'influence des idées nouvelles qui travaillaient l'âme de la France, et qui allaient changer si complètement les bases du droit public et privé que l'*Assemblée nationale*, considérant les diamants de la Couronne comme la propriété du peuple et non plus comme celle de ses rois, ordonna, par ses décrets du 26, 27 mai et 22 juin, que l'on en dressât un inventaire descriptif et estimatif.

Cet inventaire se fit par les soins de trois députés, nommés commissaires *ad hoc*, Bion, Delattre et Christin

L'inventaire de 1791, qui remplit à lui seul un volume in-18° de deux cent soixante-dix pages, peut se résumer en quelques chiffres :

La Couronne de France, en juin 1791, possédait pour 16.730.403 livres de diamants.

— Pour 996.700 livres de perles ;

Pour 360.604 livres pierres de couleur ;

Enfin, un lot de parrures diverses, chaînes, montres, broches, insignes de divers ordres de chevalerie, etc. etc., estimé à 5.834.490 livres.

Le total général nous donne 23.922.197 francs — c'est dix fois moins qu'un roi de l'Inde n'en portait sur la selle de son cheval. Mais nous ne sommes point dans l'Inde, c'est-à-dire à la source intarissable et profonde des plus belles gemmes que la nature ait jamais produites.

La pièce capitale de l'inventaire de 1791, comme de tous les inventaires passés ou futurs des Diamants de la Couronne,: c'est à coup sûr le Régent, estimé par les experts à la somme de douze millions. Il n'en avait pas coûté *trois* au duc d'Orléans qui l'achetait pour Louis XV. Si la couronne l'eût revendu en 1791 — au cas où elle aurait trouvé acheteur, elle eût fait ce que,

dans le commerce, on appelle une bonne affaire !

Nous notons ensuite, parmi les principales pièces, un diamant en forme de poire, tirant sur la fleur du pêcher, pesant environ vingt-quatre carats, évalué à deux cents mille livres.

Un autre diamant, taillé en forme de bateau, estimé cent cinquante mille livres.

Mais celui de tous qui, après le Régent, doit obtenir la première place, est le *Sancy*, dont nous avons raconté l'histoire, estimé à un million — chiffres ronds.

Quelques autres diamants, fort remarquables aussi, varient de prix selon leur poids, leur taille et leur eau, entre dix mille et deux cent cinquante mille livres.

Plusieurs perles, dans l'inventaire de 1791, atteignent des prix fort élevés, cent cinquante et même deux cent mille livres.

Les plus beaux rubis de cet inventaire ne dépassent point cinquante mille livres, et ceux qui l'atteignent sont assez rares.

La plus belle émeraude est cotée douze mille livres ; mais un saphir de trente-deux carats est estimé à cent mille livres, — Les pierreries de

l'Ordre du Saint-Esprit (cordon bleu) porté par le roi, valaient deux cent mille livres.

L'Ordre de la Toison-d'Or comprenait pour trois millions trois cent quatre-vingt-quatorze livres de pierreries, de diverses couleurs. Le grand bleu, diamant taillé en triangle, qui était la pièce principale de cette décoration, valait à lui seul trois millions de livres. Un second diamant, également bleu — mais d'une nuance plus claire, — était estimé trois cent mille livres.

Un grand rubis, taillé en dragon, est coté soixante mille livres.

L'épaulette du roi — une merveille de joaillerie — dans laquelle on avait assorti avec un goût exquis, toutes sortes de pierres de couleur, est cotée cent cinq mille livres.

Mais la pièce la plus curieuse peut-être, de cet inventaire des parures royales, c'est la description de l'Épée du roi, — l'épée de Louis XVI, hélas ! — estimée à 329.075 livres et comprenant à sa poignée, à son pommeau, sur son fourreau et sur sa garde, une garniture de trois cent quatre-vingt-deux diamants, taillés en roses.

On avait aussi employé une grande quantité de

fort beaux diamants, pour composer ce que l'on appelait la PARURE BLANCHE du roi.

L'Ordre de la Toison que le monarque portait avec la parure blanche comprenait douze cent cinquante-cinq pierres, tant brillants que rubis. Le grand diamant, formant carré-long, qui occupait le milieu de la décoration valait, deux cent quarante mille livres.

La plaque du Saint-Esprit de cette parure était estimée trois cent vingt-quatre mille livres. Elle comprenait deux cent quatre-vingt-dix brillants blancs, et un petit rubis, formant le bec du Saint-Esprit, sans compter le gros diamant de forme ovale qui formait le corps de la colombe mystique ; le diamant en forme de cœur, qui faisait sa tête ; le diamant ovale, qui lui servait de queue, et les deux diamants allongés qui figuraient ses deux ailes. Les prix de chacun de ces diamants variaient de quinze à soixante-dix mille francs. Ceux des fleurs de lis, qui accompagnaient le Saint-Esprit, était également d'une grande magnificence. Les douzes diamants formant l'épaulette de la parure blanche étaient estimés à trois cent six mille livres.

Outre la plaque que le roi portait sur l'habit, l'Ordre du Saint-Esprit avait également une croix, attachée au grand Cordon.

Cette croix, fort belle, contenant environ cent soixante diamants, dont le plus gros, qui était estimé cinquante mille francs, représentait une valeur de deux cent mille livres.

Une certaine quantité de diamants de la couronne avaient été montés en boutons pour servir de garniture aux vêtements de Sa Majesté.

La première comprenait vingt-huit gros boutons pour l'habit ; dix-huit moyens pour la veste — que nous remplaçons aujourd'hui par le gilet, — et plus dix petits pour la culotte. (*Shocking !*).

Chacun des vingt-huit gros boutons de l'habit, portait à son centre, un fort beau diamant, estimé par l'inventaire à une valeur de huit à dix mille francs.

Chacun des diamants formant le centre du gros bouton, ou bouton de l'habit, était relevé par un premier entourage de treize brillants, auquel succédait une seconde garniture de diamants plus petits, mais aussi plus nombreux. Chaque bouton représentait à lui seul une petite fortune.

Les dix-huit boutons de la veste et les dix boutons de la culotte étaient composés d'une façon analogue à celle que nous venons d'indiquer pour les boutons de l'habit. C'est-à-dire gros diamant central, et double entourage de diamants plus petits; de même pour la veste. Les boutons de la culotte n'en avaient qu'un seul.

La garniture entière, habit, veste et culotte coûtait un peu moins de trois cent mille francs.

Les boucles des jarretières étaient composées de quarante-quatre brillants.

La paire de boucles, pour les souliers du roi, comprenait quatre-vingts pierres; ses jarretières, quarante-quatre.

La ganse de son chapeau était formée de douze chatons, dont quelques-uns contenaient des brillants de cinq, six, et jusqu'à quinze mille livres.

La montre du roi était ornée de brillants d'une eau et d'une taille remarquables.

Le diamant carré, à coins arrondis, que formait le médaillon de sa chaîne, valait à lui seul quatre-vingt mille livres. La montre avait deux clefs. Nous sommes à une époque où le remontoir n'était pas encore inventé. Une de ses clefs était ornée

d'un diamant rond; l'autre d'un diamant ovale. Ils valaient ensemble vingt mille livres.

Une autre montre, très élégante, avec chaîne émeraudes et brillants, est estimée dans l'inventaire à la somme de douze mille livres.

Le Cachet du roi était un brillant de forme carrée, avec table en dessus et en dessous, quatre facettes aboutissant à la culasse, comme gravure, les trois fleurs de lis de France.

Nous sommes loin d'avoir tout dit. Ces riches matières ne s'épuisent pas en un jour. Mais nous espérons du moins avoir donné à nos lecteurs des indications suffisantes pour leur permettre d'avoir une idée à peu près juste de ce merveilleux ensemble qui s'appelle — nous ne voulons pas encore dire *qui s'appelait* — Les Diamants de la Couronne de France.

Nous avons déjà dit quelques mots du *vol des Diamants de la Couronne*, dans la nuit du 16 au 17 septembre 1792.

La lumière n'a jamais été complètement faite sur ce crime... lucratif, et ni la police ni l'histoire n'ont percé le voile mystérieux qui l'entoure.

Tout ce que l'on sait, c'est que, le matin du

17 septembre, Sergent et les deux autres commissaires de la Commune, chargés de veiller sur ce précieux trésor, s'aperçurent que, pendant la nuit, des voleurs s'étaient introduits dans l'intérieur du Garde-meuble, en escaladant la colonnade du côté de la place Louis XV. Ils avaient brisé les scellés, *sans forcer les serrures*, emporté les gemmes et joyaux de la Couronne ; puis avaient disparu sans laisser d'autres traces de leur passage.

On sait comment le Régent et un certain nombre d'autres pierres, furent retrouvés aux Champs-Elysées, dans un fossé de l'Allée des Veuves ; on sait aussi comment Napoléon Ier fit rechercher et racheter à travers l'Europe tout ce que l'on put retrouver de ce magnifique trésor.

Ces efforts furent heureux, car l'inventaire de 1810 élève au chiffre de près de dix-neuf millions la valeur des Diamants de la Couronne. L'inventaire de 1832 constate une augmentation d'à peu près un million.

Par l'importance de leur ensemble, par la beauté exceptionnelle de quelques-unes de leurs pierres, comme aussi par le bon goût de leur monture,

les Diamants de la Couronne de France forment une collection justement célèbre, et qui passe à bon droit pour une des plus belles du monde.

Cette collection qui présente aujourd'hui un intérêt national, et que quelques-uns — dont nous sommes — regardent comme un des ornements de la France elle-même, a traversé une douzaine de régimes politiques, bien différents d'origine, de caractère et de tendance, sans que rien n'ait jamais menacé son existence.

Mais, à la suite de nos derniers malheurs, quand le pays a dû payer la dette d'argent, après la dette du sang, et ajouter les milliards de l'indemnité de guerre, aux provinces que nous arrachait la conquête, des hommes politiques (la politique rend scrupuleux), ont senti s'éveiller dans leur âme un je ne sais quoi qui ressemblait à des remords. Il se sont demandé si l'État était assez riche pour garder dans ses coffres une si grande valeur, en la laissant improductive.

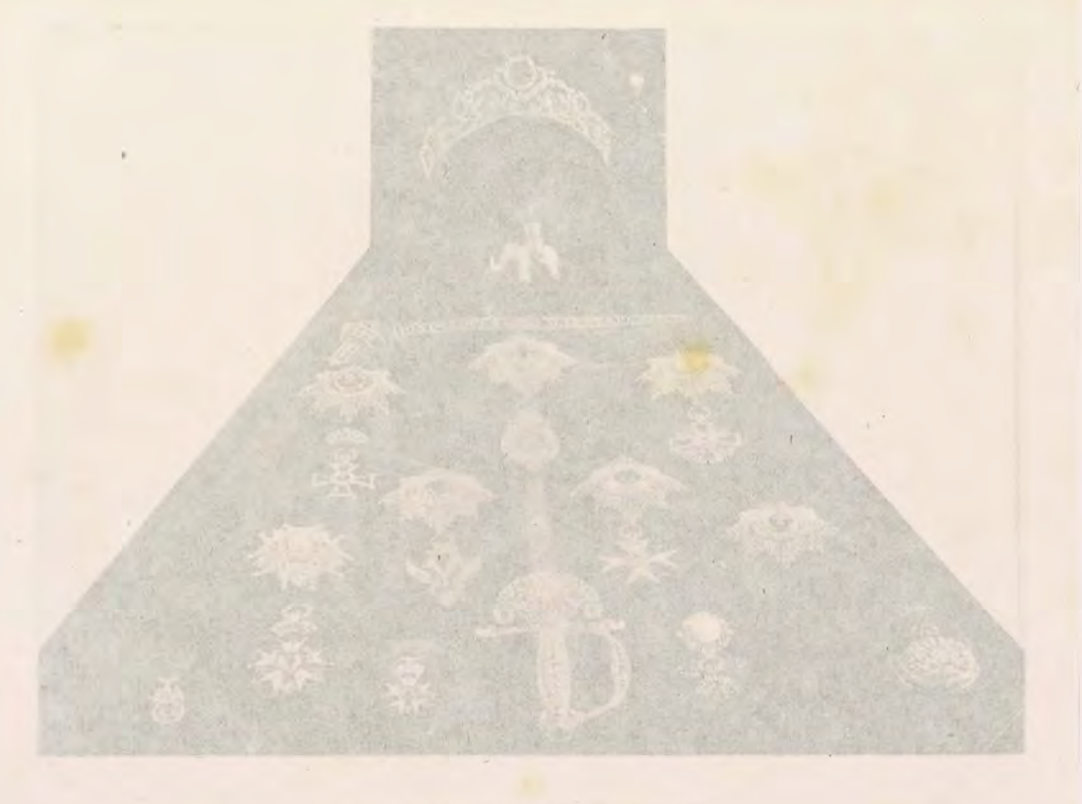
Le principe de l'aliénation a été admis déjà par la Chambre des députés. Le projet de loi est maintenant soumis au Sénat. Le commissaire-rapporteur, frappé du contraste entre l'inutilité des

joyaux de la Couronne et la somme qu'ils représentent, conclut à une aliénation partielle, et à la répartition de certaines pièces entre le Louvre et le Muséum, c'est aussi l'avis des cinq experts, nommés par le Ministre des Finances, au cours de l'année 1883, et qui sont tous des lapidaires distingués, ou des orfèvres de mérite.

J'ai nommé MM. Martial-Bernard, Vanderheym, Paul Bapst, Jannettaz et Honoré.

Le Sénat ne s'est pas encore prononcé ; mais le Ministre, comme s'il eût voulu mettre les pièces sous les yeux du public, ainsi qu'il convient dans un gouvernement démocratique, a permis l'exposition des Diamants de la Couronne, au profit d'une œuvre excellente, sympathique entre toutes, la Caisse des écoles des Arts Industriels.





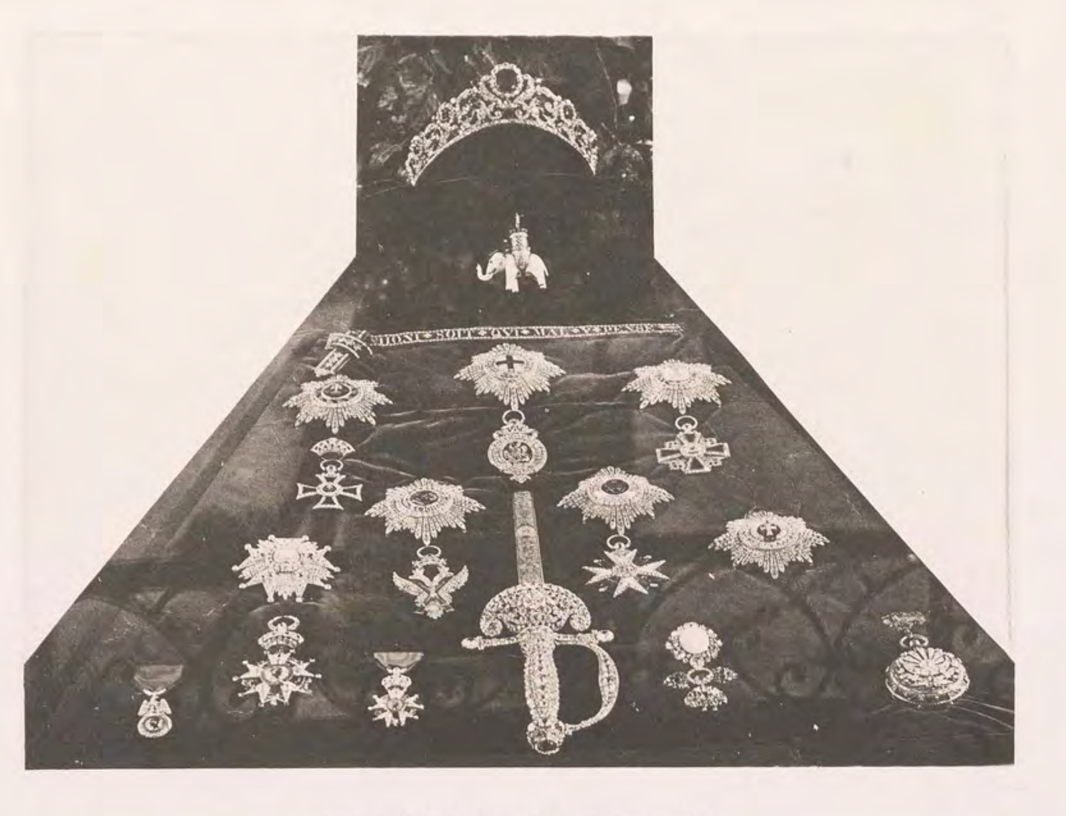
LES DÉCORATIONS DES SOUVERAINS

joyaux de la Couronne et la somme qu'ils représentent, conclut à une aliénation partielle, et à la répartition de certaines pièces entre le Louvre et le Muséum, c'est aussi l'avis des cinq experts, nommés par le *Ministre* des Finances, au cours de l'année 1882, et qui sont tous des lapidaires distingués, ou des orfèvres de mérite.

J'ai nommé MM. Martial-Bernard, Vanderheym, Paul Bapst, [illegible] et [illegible].

Le Sénat ne s'est pas encore prononcé; mais le Ministre, comme s'il eût voulu mettre les pièces sous les yeux du public, ainsi qu'il convient dans un gouvernement démocratique, a permis l'exposition des Diamants de la Couronne, au profit d'une œuvre excellente, sympathique entre toutes, la Caisse des écoles des Arts Industriels.

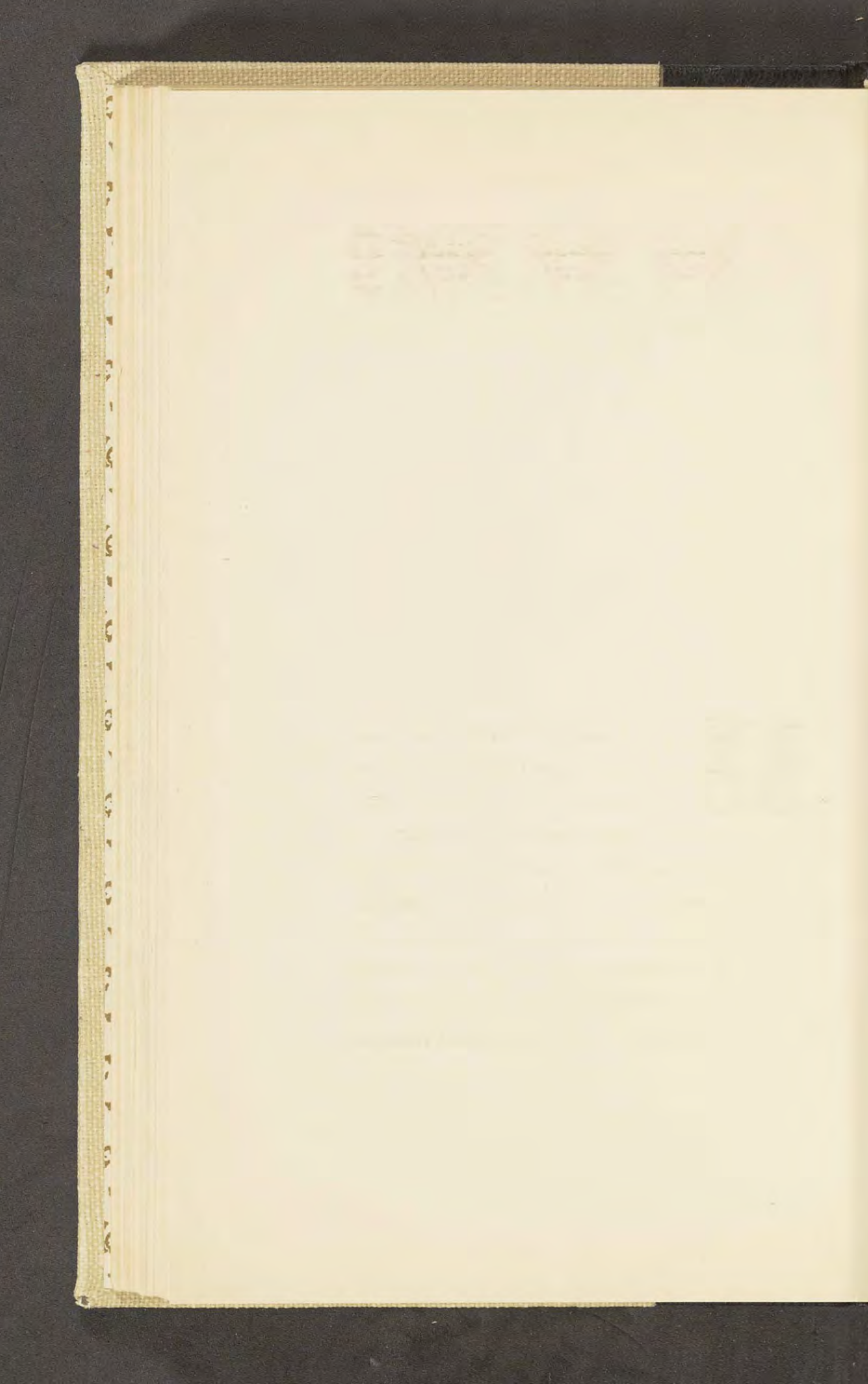




LES DÉCORATIONS DES SOUVERAINS

L'EXPOSITION

DES DIAMANTS DE LA COURONNE





XI

L'EXPOSITION

DES

DIAMANTS DE LA COURONNE



ETTE Exposition vraiment nationale, dont l'ouverture officielle et solennelle a eu lieu le 31 mai 1884, au milieu d'une affluence considérable, en présence du premier magistrat de la République, et des plus hautes notabilités de la Politique, de l'Administration, des Arts, des Sciences, des Lettres et de l'Industrie, est magnifiquement installée, au centre de Paris, dans l'ancienne SALLE DES ÉTATS qui occupe une portion de l'aile des Tuileries longeant la Seine.

On sait que le Conseil Municipal de Paris, y tint ses séances jusqu'au jour où il lui fut possible de prendre possession de l'Hôtel de Ville reconstruit.

On pénètre tout d'abord dans un grand vestibule, donnant sur la place du Carrousel, à l'angle du guichet monumental conduisant au quai.

De ce vestibule, décoré de plantes et de feuillages, on passe dans un escalier dont les parois sont décorées d'un treillage d'or, et l'on entre enfin dans la salle même des États.

La Salle des États nous offre d'heureuses proportions : quarante-cinq mètres de long sur vingt-huit de large. Quinze travées profondes, ménagées sur les côtés, forment une série de salons, fort bien décorés, et dont les organisateurs de l'Exposition ont tiré le plus habile parti.

M. Émile Bin, peintre bien connu par de nombreux succès à nos Salons annuels a peint la toile qui décore la voussure du fond. Ces grandes figures, enlevées d'une brosse hardie, et représentant la Ville de Paris, le Commerce et l'Industrie, la Science et la Vérité, donnent ici une note très vive et très juste. Un grand vélum,

suspendu à la voûte, tamise la lumière et adoucit les rayons d'un jour trop vif.

Mais sans trop s'arrêter à ces détails, bien qu'ils aient leur prix, l'œil du visiteur va tout de suite au kiosque élégant, renfermant ce qu'il est venu voir ici — je veux dire les Diamants de la Couronne.

Le Comité de l'Exposition n'a pas vidé tous les écrins que l'on mettait à sa disposition. Il a fait un choix.

Il a réparti ses trésors entre les huit tableaux correspondant aux huit faces du kiosque.

Au milieu du premier panneau trône le Régent, dans sa beauté souveraine ; le Régent qui est le plus beau des diamants historiques, fier de son poids relativement considérable — plus de cent trente-six carats ; — de sa taille parfaite — un brillant carré, d'une régularité mathématique ; de son eau limpide — que n'altère aucune impureté. On sent, en le regardant, que l'on se trouve en présence d'une des merveilles de la nature, encore embellie par l'Art. La densité du *Régent* est supérieure à celle de tous les diamants connus, mais il n'est pas d'une blancheur parfaite·

Sa teinte générale tire un peu sur le jaune. Le Soleil aussi a des taches.

Nous remarquons encore sur le même panneau sept des diamants connus sous le nom de Mazarins, qui furent les premières pierres taillées en brillants, ainsi le voulut l'illustre cardinal; un peigne en brillants avec un diamant rose au milieu — ce diamant est le dernier des huit mazarins.

Le panneau n° 2 nous attire tout d'abord par un chef-d'œuvre de joaillerie — c'est une parure de rubis et de brillants, composée d'un diadème, d'une couronnette, de deux colliers, de deux bracelets et de sept pièces détachées.

La monture est parfaite, les pierres sont admirable: on est ébloui.

Le troisième panneau pourrait s'appeler le *Panneau des Perles*. On a pu en réunir ici un assortiment des plus rares, et qui défie également la description et l'éloge. Nous voudrions pouvoir écrire cette page rien qu'avec des points d'exclamation. Comme forme, comme couleur, comme égalité, comme Orient, c'est vraiment tout ce que l'imagination peut rêver de plus beau. Bandeaux, couronnettes, colliers, bracelets, pièces détachées

tout est d'une grâce, d'un charme, d'une poésie que la nature elle-même, cette toute puissante enchanteresse, mettrait peut-être des siècles à réaliser une seconde fois.

Quatre broches, en perles et brillants, avec poires pendantes accompagnent bien cette royale parure. Quant à la grande broche en perles et brillants, elle nous présente, à sa partie centrale, une perle qui passe pour être unique au monde.

L'attraction du PANNEAU Nº 4 c'est une parure en turquoises et brillants, comprenant le bandeau, la couronnette, la tête de peigne, les deux bracelets, le collier et les boucles d'oreilles. Les turquoises d'une très belles teintes, reçoivent du voisinage des diamants je ne sais quel reflet qui leur donne un éclat nouveau, en leur laissant leur douceur première.

LE PANNEAU Nº 5 est, de sa nature, assez composite. Nous y voyons, à côté de la montre étincelante du dey d'Alger, une parure mosaïque en or émaillé, un nœud et deux glands en brillants ; un bouquet or et diamants, et une pièce de corsage d'une exquise élégance.

Qui n'a pas vu le PANNEAU Nº 6 ne sait pas ce

que c'est qu'une émeraude. Il y a là un diadème dans lequel les pierres vertes alternent avec les brillants de façon à produire un entrecroissement de feux de couleur, dont l'effet est véritablement féerique.

L'aiguillette à trois ferrets de brillants ; la broche Sévigné, avec feuilles de vigne en brillants ; la ceinture en pierreries variées, avec ornementation en brillants, et pierres précieuses, disent ici le dernier mot de la magnificence et du goût.

Le panneau n° 7 est consacré aux armes de grand luxe et aux insignes des diverses ordres de Chevalerie. Nous y remarquerons tout d'abord l'épée militaire avec poignée en brillants, d'un travail de joaillerie merveilleux ; une foule de décorations en brillants ; celle de la Toison d'or, éclatante entre toutes, avec ses rubis, et son opale gigantesque, et l'Eléphant du Danemarck, émaillé sur or, d'un travail très délicat.

Le 8e panneau (c'est le dernier), mérite aussi de nous arrêter un instant. C'est là, en effet, que l'on peut voir, admirablement assortis, les plus beaux saphirs de la Couronne. On les a fort habilement mariés à des brillants d'une eau, d'une taille

et d'une forme parfaites, pour en composer une parure idéale, comprenant diadème, couronnette, collier, deux bracelets et sept pièces détachées.

Huit bouquets en brillants, figurant des feuilles de vigne complètent la décoration de ce panneau. Deux d'entre eux sont à trois aiguillettes en brillants ; deux autres en ont chacun deux ; les deux suivants n'en ont qu'une, et les deux derniers n'en ont pas du tout. Ce qui ne les empêche point d'être encore fort riches et fort beaux.



SIMPLE QUESTION



XII

SIMPLE QUESTION

La destinée des DIAMANTS DE LA COURONNE est maintenant entre les mains du SÉNAT, qui est souvent appelé à dire le dernier mot de beaucoup de choses.

La commission, nommée par lui, et qui a pour rapporteur l'honorable directeur du journal LE TEMPS, M. ADRIEN HÉBRARD, est d'avis que les gemmes et joyaux qui nous occupent, doivent faire l'objet d'une vente publique aux enchères.

C'est une opinion que nous ne partageons point, et dont nous lui laissons l'entière responsabilité,

La commission du Sénat, comme celle de la Chambre des Députés, pense, du reste, qu'il convient d'atténuer par certaines restrictions, les sévérités de cette exécution.

C'est ainsi, que l'on réserverait pour les collections artistiques du Louvre :

D'abord le RÉGENT, ce diamant unique au monde, aussi remarquable pour la pureté de son eau que pour la régularité et l'élégance de sa taille. Un objet de DOUZE MILLIONS ne saurait, d'ailleurs, être mis impunément sur la table des commissaires priseurs, et l'on aurait à redouter également et la folle enchère, non suivie d'effet, et les enchères insuffisantes, qui ne pourraient que discréditer la merveille des pierreries.

Les cinq experts que nous avons déjà nommés, et dont personne n'oserait aujourd'hui contester la compétence, pensaient qu'il fallait conserver tous les MAZARINS, précieux échantillons de premières tailles *en brillants*, et qui se recommandent à notre attention.... et à nos égards, par les teintes variées de leur eau.

La commission législative, est d'avis de n'en conserver qu'un seul.

Je ne suis pas embarrassé des autres ; ils trouveront aisément preneurs, et parmi les têtes couronnées et parmi les simples millionnaires, heureux de s'offrir un diamant acheté par Mazarin, accepté par Louis XIV, et incrusté dans la couronne de Louis XV.

Le Louvre hériterait encore de la BROCHE-RELIQUAIRE, qui a trouvé grâce devant la commission, non point peut-être à cause des reliques qu'elle a jadis contenues, mais à cause du beau travail de sa monture Louis XV, et de la taille ancienne et curieuse de ses brillants, de forme triangulaire.

Leur valeur, comme objets d'art, ou comme souvenirs historiques, feraient également attribuer au Louvre l'ÉPÉE MILITAIRE, qui fut montée en 1824, et qui, peut encore servir de modèle à la joaillerie contemporaine.

Il en serait de même de la MONTRE DU DEY D'ALGER, offerte en présent à Louis XIV ; du petit ÉLÉPHANT DU DANEMARCK, curieux spécimen d'émaillerie.

D'un grand RUBIS GRAVÉ, représentant une chimère, et qui a figuré dans la Toison d'Or de la parure en pierres de couleur de Louis XVI ;

enfin, d'un petit DRAGON, formé d'une perle, montée en or émaillé.

Les décorations des ordres de chevaleries étrangères ont éveillé un moment les scrupules de la commission, qui aurait hésité à faire vendre les dons gracieux des souverains amis, faits aux monarques français. Mais, comme il a été établi que les pierreries de ces décorations avaient été empruntées au trésor de la COURONNE DE FRANCE, on parle de les démonter, et de les présenter à la vente comme *pierres sur papier*.

Le MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE, en sa qualité de grand conservatoire de nos richesses minéralogiques, recevrait aussi une belle part de l'héritage de nos rois.

On lui destine : trois diamants en forme de poires, de ceux que l'on appelle BRIOLETTES ;

Trois rubis ;

Douze améthystes ;

Vingt opales ;

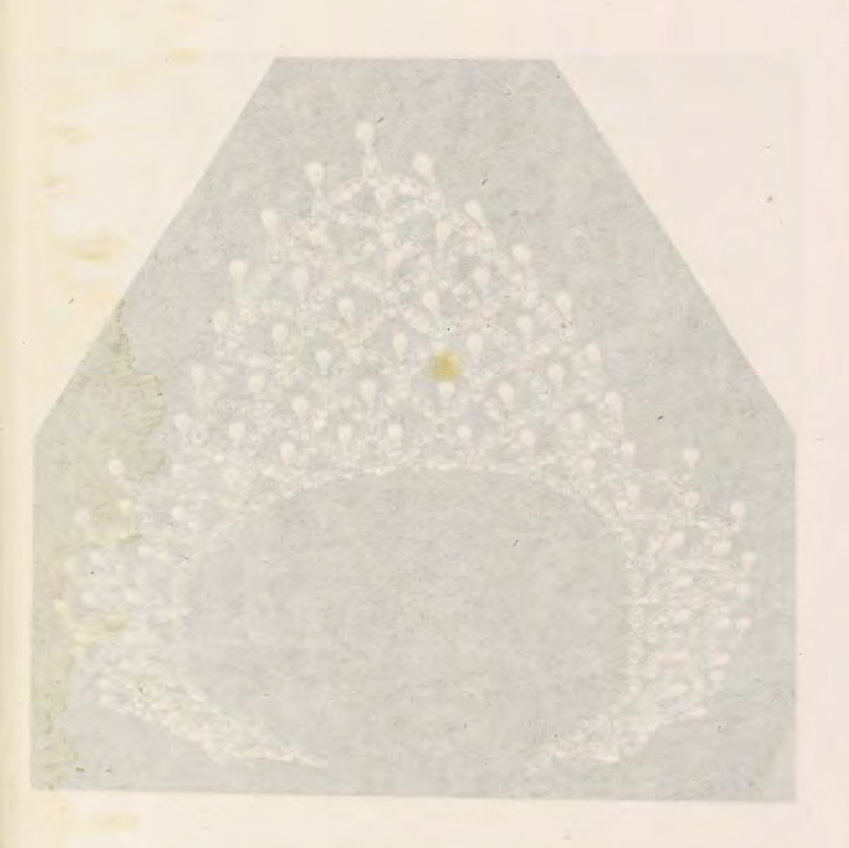
Treize perles de belles dimensions ;

Un lot de petites perles ;

Deux lots de turquoises ;

Un lot d'émeraudes ;

LES DIAMANTS DE LA COURONNE



[illegible] EN PIERRES VARIÉES

enfin, d'un petit DRAGON, formé d'une perle, montée en or émaillé.

Les décorations des ordres de chevaleries étrangères ont éveillé un moment les scrupules de la commission, qui aurait hésité à faire vendre les dons gracieux des souverains amis, faits aux monarques français. Mais, comme il a été établi que les pier[illegible] de ces décorations avaient [illegible] pruntées [illegible], on parle de les démonter, et de les présenter à la vente comme *pierres sur papier*.

Le MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE, en sa qualité de grand conservatoire de nos richesses minéralogiques, recevrait aussi une belle part de l'héritage de nos rois.

On lui destina : [illegible] en forme de poires, d[illegible] l'on appelle [illegible] ;

Trois [illegible] ;

[illegible] ;

Vingt [illegible] ;

Treize perles de [illegible] dimensions ;

Un lot de petites perles ;

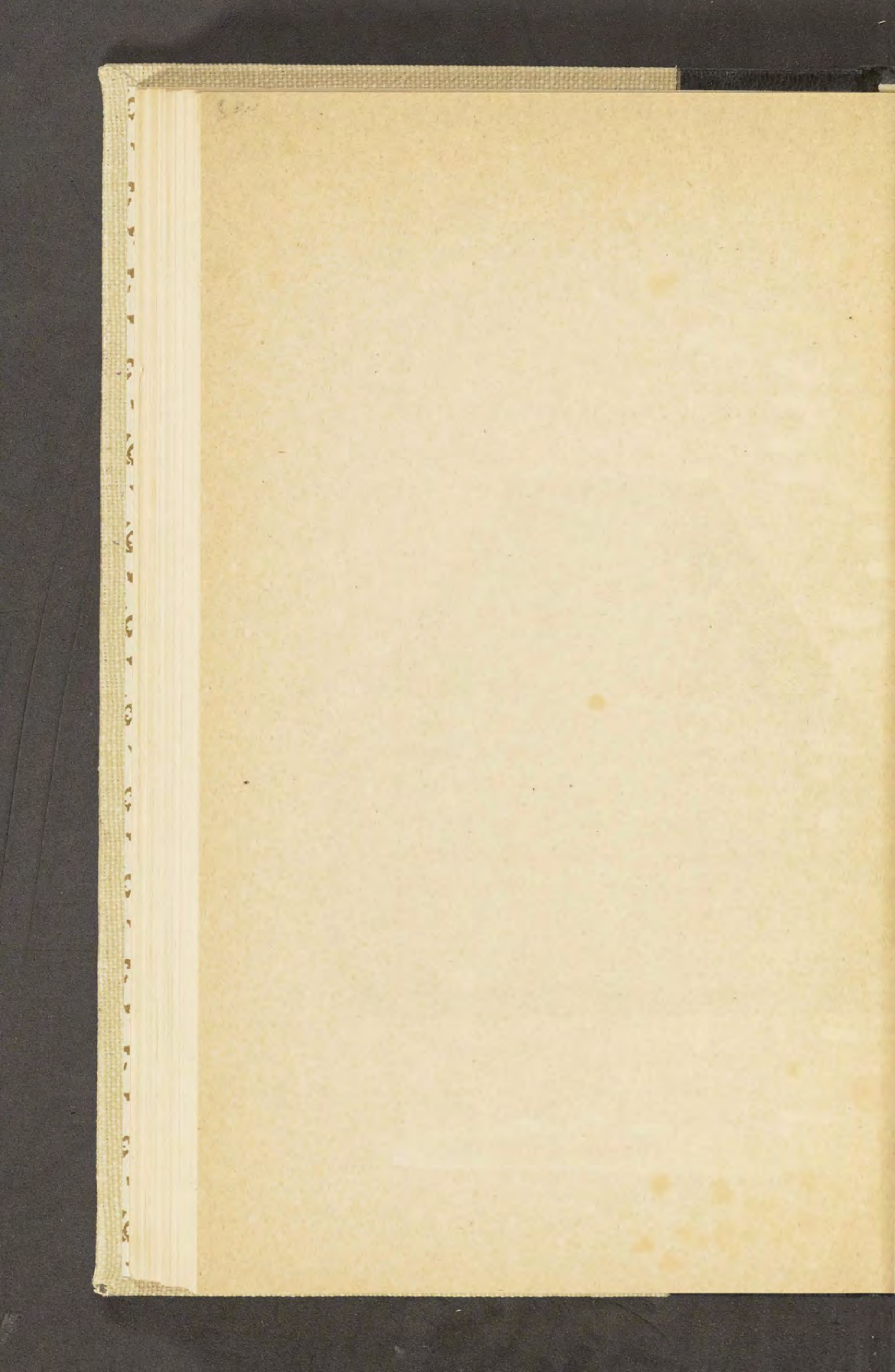
Deux lots de turquoises ;

Un lot d'émeraudes ;

LES DIAMANTS DE LA COURONNE



BERTHE EN PIERRES VARIÉES



Un lot de topazes roses ;

Un lot de perles ;

Un lot de pierres vertes ;

Un diamant gravé ;

Un beau spécimen d'opales ;

Un lot de rubis, d'émeraudes, de saphirs et de diamants, qui seront mis à la disposition de l'École des Mines.

Et le reste ?

On veut que le reste soit vendu.

Ceci est l'avis de la Commission : ce n'est point le nôtre.

On a dit un jour, et ce fut une parole applaudie, que la France était assez riche pour payer sa gloire. Nous croyons nous, qu'elle n'est pas assez pauvre pour être contrainte à vendre ses souvenirs. Il ne nous plairait point de penser que les ferrets d'Anne d'Autriche, les diamants de Louis XIV, les rubis de Louis XVI et les perles de Marie-Antoinette passent, de vente en vente, entre les mains des brocanteurs. Un jour viendra peut-être où nous serons heureux de voir le Régent étinceler encore au pommeau de quelque épée victorieuse, et les émeraudes, et les saphirs des dia-

10

dèmes que l'on veut briser, briller doucement dans quelque blonde chevelure de princesse. Ce n'est point aux hommes que l'avenir appartient.

Reste la question d'argent. Traitons-là en deux mots.

Quand on aura défalqué des *Diamants de la Couronne* les douze millions du *Régent*, et les vingt lots que l'on réserve au Muséum et au Louvre, la vente aura singulièrement diminué d'importance, et l'on pourrait, en ne morcelant point le trésor, faire produire à ce capital, auquel on reproche d'être improductif, un intérêt supérieur à celui que l'on retirerait des sommes encore douteuses que donnerait la vente projetée.

C'est l'Angleterre, pays pratique, s'il en fut, qui me suggère l'idée que j'expose ici.

Sa Majesté Victoria, reine de la Grande-Bretagne, et impératrice des Indes, ne se coiffe point chaque matin d'un casque de perles et de diamants; elle n'arbore point tous les soirs sur son front sexagénaire et blanc le Koh-I-Noor des Rajahs, et le cabochon du Prince-Noir.

Mais les Gemmes et Joyaux des Trois-Royaumes, soigneusement gardés dans la Tour de Londres,

sont l'objet d'une exhibition quotidienne et payante, qui rapporte, bon an mal an, cinq cent mille francs au Trésor.

Pourquoi ne prendrait-on pas le même parti avec LES DIAMANTS DE LA COURONNE DE FRANCE? On sauvegarderait ainsi les intérêts de tous, sans froisser les sentiments de personne.

Quoi qu'il en soit d'un projet que nous avons le désir bien plus que l'espérance de voir adopter par nos gouvernants, nous ne pouvons refuser notre approbation la plus complète à l'Exposition qui a lieu en ce moment dans la SALLE DES ÉTATS.

Le but qu'elle se propose doit rallier tous ceux qui aiment leur pays, et qui ont le souci —légitime et naturel — de sa gloire et de sa prospérité.

Elle a pour but, en effet, de venir en aide, avec les bénéfices qu'il lui sera possible de réaliser, à nos ÉCOLES PROFESSIONNELLES, considérées, à juste titre, comme devant maintenir le niveau des Arts Industriels — et de l'élever encore.

Les ARTS INDUSTRIELS sont peut-être aujourd'hui part la plus solide, sinon la plus brillante, de notre gloire. C'est, dans tous les cas, celle que l'on nous conteste le moins. Partout ailleurs nous

trouvons la concurrence hardie. Ici elle est timide encore. La Belgique a des peintres d'une réelle habileté ; l'Allemagne, des dessinateurs ingénieux et subtiles ; l'Angleterre, des aquarellistes incomparables ; l'Italie des sculpteurs qui pétrissent le marbre d'une main frémissante et pleine de vie.

Toutes ces nations peuvent, avec plus ou moins de raison, nous disputer la palme des Beaux-Arts, et elles ne s'en font pas faute. Mais, dès qu'il s'agit de ce travail particulier et spécial, qui a pour but d'appliquer les Arts à l'Industrie, et de réaliser ainsi le mariage de l'*Utile* et du *Beau*, la France reprend sa place, et passe au premier rang, qui est le sien : les autres peuples saluent en elle leur maîtresse et leur reine.

La civilisation moderne a fait, du reste, une large place aux *Arts industriels* : ils sont devenus une des préoccupations les plus sérieuses, les plus vives et les plus constantes des Nations laborieuses. et c'est à celle-là que l'avenir appartient.

Gardons-nous, toutefois, de nous endormir sur nos succès, rien n'est éternel en ce monde ; aucune supériorité n'est l'apanage exclusif et assuré d'un pays. La concurrence, qui est la condition

du progrès, est permise à tous, et nous pouvons nous voir dépassés demain dans la carrière où nous cueillons aujourd'hui les premières palmes.

L'Angleterre, depuis dix ans, s'est couverte d'écoles industrielles et de musées, remplis des plus beaux spécimens de l'Art décoratif. L'Allemagne suit son exemple avec une émulation que nous ne saurions blâmer, et l'Italie, au génie souple et multiple, s'est juré à elle-même de ne pas rester en arrière.

Nous n'avons qu'un moyen de réagir contre tant d'efforts, c'est de favoriser, autant qu'il est en nous, le développement de nos écoles professionnelles.

C'est ce que personne n'a mieux compris que M. Antonin Proust, personnalité sympatique entre toutes, qui a laissé de si heureuses traces de son rapide passage au Ministère des Beaux-Arts, et que la politique ne saurait nous enlever tout entier, car nous voulons qu'il soit toujours des nôtres.

M. Antonin Proust a bien voulu accepter la présidence du comité de patronage de cette Exposition, dans lequel nous voyons figurer à côté

de lui des industriels, des savants, des artistes, des écrivains, tous animés d'un noble zèle pour tout ce qui peut assurer la grandeur de leur pays.

Nous ne saurions quitter la Salle des États sans adresser des remercîments et des félicitations à M. A. Muzet, directeur de l'Exposition, infatigable, et debout sur la brèche depuis trois mois, organisant tous les détails de son service avec une intelligence pratique qui ne s'est jamais trouvée en défaut, et qui, jusqu'à la dernière heure, veillera sur son œuvre avec une sollicitude que je qualifirai volontiers de paternelle.

Il est vrai que M. Muzet a été puissamment secondé dans cette tâche ardue par un de nos lapidaires les plus distingués, M. Emile Vanlerheym, ancien président de la Chambre des Diamants, expert aujourd'hui près des tribunaux, membre de la Commission d'expertise des Joyaux de l'État, dont l'obligeance égale les connaissances étendues et profondes, et qui, nous le savons, ne refuse à personne le secours de ses lumières.

Une élite d'amateurs, parmi lesquels je suis heureux de citer les noms de MM. Arveuf, Barre, Beurdeley, Boin, Dongé, Domingo, Duvauchel,

Duvelleroy, Helft, Falkenberg, Lowengard, Manheim, Jannettaz, Stein et Vanderheym (déjà nommé), ont fouillé dans leurs tiroirs, pour faire escorte à ces incomparables Diamants de la Couronne, comme les grands seigneurs et les nobles dames faisaient cortège autrefois aux maîtres tout puissants de ces gemmes et de ces joyaux, dont le nom est impérissable, et qui, même après leur dispersion, s'appelleront toujours les Diamants de la Couronne !



EXPOSITION DE M. FOUQUET

JOAILLIER - BIJOUTIER - FABRICANT

35, AVENUE DE L'OPÉRA, 35

AU 1er ÉTAGE

Nous avons étudié avec un intérêt véritable la brillante exposition de M. Fouquet.

M. Fouquet est un fils de ses œuvres, et chacun de ses succès a été le prix d'un courageux effort. Praticien de vieille roche, ayant parcouru sa carrière lentement et pas à pas, marquant chaque jour par un progrès, il est parti du plus bas degré de l'échelle pour arriver glorieusement au sommet de l'art industriel contemporain.

En 1878, le jury lui décerna, par ordre de mérite la première médaille d'or, remportée sur trente-cinq concurrents. En 1883, il obtenait, à l'Exposition universelle d'Amsterdam, le premier diplôme d'honneur, en concurrence avec les plus illustres de ses confrères.

Ces triomphes dans tous les concours sont dus à des compositions personnelles de M. Fouquet, remarquables par la pureté du dessin, la recherche de la composition et l'excellence d'une exécution fine et serrée.

Pionnier hardi, notre artiste a ouvert à la joaillerie des voies absolument nouvelles, principalement dans le genre ornemental. La *Collerette Médicis*, le *Diadème aux deux chimères*, le *Diadème pompéien* sont des spécimens excellents d'une fabrication hors ligne.

S'inspirant des maîtres du XVIe siècle, M. Fouquet marie avec une rare habileté l'or ciselé aux pierreries, réunissant ainsi dans la même œuvre (1) les trois

(1) Œuvre est prise ici pour la pièce seule sur laquelle les trois arts sont réunis.

arts du sculpteur, du ciseleur et du joaillier. Il ajoute donc à l'éclat radieux des gemmes, l'intérêt qui s'attache soit à la figure humaine, soit à la représentation des animaux fidèlement modelés et ciselés de main de maître. Le diadème avec tête grecque surmontée d'une étoile en brillant. Le collier avec tête renaissance accompagnées d'ailes ornementales de même style, un autre collier, perles et brillants, soutenus par des griffons en or ciselé aux ailes diamantées, sont des spécimens de cette joaillerie nouvelle.

M. Fouquet n'est pas seulement un joaillier — c'est encore un bijoutier — c'est-à-dire un artiste, qui sait donner une forme originale aux plus riches métaux, et tirer un admirable parti de la splendeur des émaux, et des tons variés des camées, et des pierres de second et de troisième ordres — précieuses par l'art qui les emploie, à l'égal des rubis et des diamants.

EXPOSITION COLLECTIVE
DE LA CHAMBRE SYNDICALE DE LA BIJOUTERIE D'IMITATION ET DES INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

Un seul coup d'œil sur l'ensemble de cette exposition suffit pour nous faire comprendre l'importance artistique et industrielle des corporations qu'elle réunit sous sa bannière. Comme bon goût dans le choix des modèles,

comme fini d'un travail poussé jusqu'à la perfection dans ses moindres détails, comme modération dans les prix qu'elle demande à l'acheteur, ce *groupe coopératif* est, on peut le dire, connu et apprécié du monde entier, et ses mérites évidents nous rendent l'éloge si facile que nous trouvons plus simple de nous en dispenser.

Aussi, sans nous attarder à faire ressortir la valeur de tant d'œuvres charmantes, qui ont passé sous les yeux de nos lecteurs, nous nous contenterons de citer les chefs de maison qui ont contribué à l'éclat de cette jolie exposition.

Ce sont Messieurs :

BESSON, 3, rue de Montmorency.
CHOPPART, 35, rue Chapon.
DELAHAYE, 72, rue de Bondy.
DE MARION DEBREZILHAC, 76, rue Saint-Martin.
HÉMERY, 76, rue des Archives.
MASCURAND frères, 8, rue de Breteuil.
OUILLON, 10, rue des Fontaines-du-Temple.
PAYAN. 174, rue du Temple.
A. PIEL. 31, rue de Meslay.
L. PIEL. 52, rue Notre-Dame-de-Nazareth.
PINSARD, 143, rue du Temple.
REGAD, 53, rue Turbigo.
THOMAS, 56, rue Turbigo.
TOPART frères (RUTEAU frères, neveux et successeurs), rue Chapon, 31.

Ces noms sont à eux-mêmes leur propre panégyrique.

EXPOSITION DE Mme MARTIN

La célèbre directrice du petit musée artistique et industriel de la *Chaussée d'Antin, 29*, ne pouvait manquer à l'appel que la Commission de l'EXPOSITION NATIONALE

DES ARTS INDUSTRIELS adressait à tous les diamantaires de Paris.

Mme Martin devait à sa clientèle élégante, elle se devait à elle-même, de figurer dans ce grand concours des pierres précieuses — il lui suffisait, pour le faire avec succès, de puiser dans ses écrins, toujours bien assortis.

Nous n'avons ici que l'embarras du choix, entre les perles, les diamants et les pierres de couleur.

Je cite, sans phrase et sans réclame — Mme Martin n'en veut pas — une parure complète, en brillants de la plus belle eau, boucle, collier et diadème ;

Une splendide broche en rubis étincelants. Le Commerce, qui s'y connaît, offre 12,000 francs du seul rubis central de ce beau bijou ;

Une superbe parure en saphirs, d'une rare beauté, collier, bracelet, boucles d'oreilles et broche splendides en saphirs cabochons ;

Une broche d'émeraudes, d'une beauté hors ligne, et pour accompagnement, deux pendeloques en émeraudes cabochons, que l'on dit unique dans Paris.

Et, à côté de ces gemmes précieuses, toutes sortes d'admirables choses, vraies merveilles de l'orfèvrerie, de la bijouterie et de la joaillerie, qui ont rendu le nom de Mme Martin si cher au *Pschut* et au *V'lan* du *high-life* parisien.





TABLE DES MATIÈRES



Paris. — Imp. E. BERNARD & Cie, 71, rue Lacondamine. — Paris.

